L'ambassadeur Slaheddine Abdellah

L'art de convaincre et le don de gagner des amis

N° 164- Janvier 2025 - 6 DT • www.leaders.com.tn

Leaders

Aux origines de l'art dans l'islam

La Syrie : du passé au présent

9 772233 227004

أنترنات في الدار
Fibre TT والسّلام

RAPIDITÉ

Téléchargez, streamez et surfez avec un débit plus rapide allant jusqu'à 1Gb/s.

STABILITÉ

Une connexion beaucoup plus stable car elle est moins sensible aux perturbations

SIMULTANÉITÉ

Tous les membres de la famille peuvent se divertir simultanément via plusieurs terminaux.

TT Tunisie Telecom

ELU PRODUIT DE L'ANNÉE
2024
إنتخب منتج العام
من المستهلك التونسي

Sommaire

Editorial

3 La vertu et la joie
Par Taoufik Habaieb

Opinion

14 Et si la pauvreté nourrissait la corruption ?
Par Riadh Zghal

En couverture

17 Aux origines de l'art dans l'islam
Par Mohamed-El Aziz Ben Achour

Chronique

24 L'index de l'Oncle Sam I : Le dieu dollar
Par Abdelaziz Kacem

Agriculture

28 Des bienfaits de la courge
Par Ridha Bergaoui

Société

34 Un festin des sens à "La table de la Côte"
42 La grande mosquée de Sfax enfin mise en lumière
50 L'imaginaire à explorer dans la littérature francophone
52 Le long combat contre la psychiatrie coloniale
54 La Syrie : du passé au présent
Par Mohamed-El Aziz Ben Achour
62 L'ambassadeur Slaheddine Abdellah : L'art de convaincre et le don de gagner des amis
74 L'ambassadeur Slaheddine Abdellah : Un grand militant et un monument de la diplomatie tunisienne
Par Rafaâ Ben Achour
76 Fathi al Haddaoui : Il n'a cessé d'être le meilleur
Par Mohamed Mediouni
83 Fraj Chouchane : Le Bernard Pivot tunisien
Par Abdelaziz Kacem

Billet

88 Déficit budgétaire-déficit social: quelle dangerosité et quelle échéance ?
Par Habib Touhami

Leaders

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Taoufik Habaieb

CONSEILLE
Hédi Behi

COLLABORATEUR
• Walid Bel Hadj Amor • Monia Ben Jémia • Mohamed Larbi Bouguerra • Mohamed Derbal • Samy Ghorbal • Mohamed Ali Halouani • Fatma Hentati • Ferhat Horchani • Haykel Ben Mahfoudh • Mohamed El Aziz Ben Achour • Rafaa Ben Achour • Yadh Ben Achour • Sadok Belaid • Houcine Jaidi • Mohamed Jaoua • Elyès Jouini • Mohamed Ibrahim Hsairi • Abdelaziz Kacem • Hatem Kotrane• Salsabil Klibi • Ammar Mahjoubi • Radhi Meddeb • Habib Mallakh • Afef Hammami Marrakchi • Anis Marrakchi • Samir Marrakchi • Khadija Moalla • Mansour Moalla • Slaheddine Sellami • Ahmed Ounaïes • Habib Touhami • Riadh Zghal • Dr Sofiène Zribi

CONCEPTION & REALISATION
Ahmed Cherni
(Directeur Artistique)

Raïd Bouaziz
(Designer)

PHOTOS
Mohamed Hammi - DR

MARKETING & COMMUNICATION
Mohamed Taïeb Habaieb
(Système & Organisation)

APPUI
Habib Abbassi • Lamia Alayet • Leïla Mnif • Khouloud Kefi • Hamdi Mzoughi • Besma Sdiri • Jihene Kid • Chaouki Riahi

IMPRESSION
Simpact

PR Factory
Ennour Building, Cité des Sciences,
BP 200, 1082 Tunis Mahrajène, Tunisie
Tel.: 71 232 111 / Fax: 71 750 333
• abonnement@leaders.com.tn
• marketing@leaders.com.tn
• redaction@leaders.com.tn
www.leaders.com.tn

2025

BONNE ANNÉE

HUAWEI

• Par Taoufik Habaieb

La vertu et la joie

S'armer de volonté et se nourrir d'espoir : l'année 2025 qui commence n'en sera alors que meilleure ! En ces temps d'inquiétudes, seule la force de l'âme est capable de produire en nous-mêmes une vibration puissante. Faite de sagesse, de patience, de courage, mais aussi de gaieté, elle sera capitale pour affronter les incertitudes.

Comment être à la fois bien envers soi-même et envers les autres ? Comment ne pas renoncer aux plaisirs de la vie, ni taire ses sensations ? Comment charpenter une vie individuelle et collective ? Une synthèse de cette sagesse nous est offerte dans un bas-relief datant de l'époque byzantine, réemployé au bas du minaret de la Grande mosquée de Sfax lors de sa restauration en l'an 378/988, du temps des Zirides.

«Accorde-nous la vertu et la joie sa compagne, qui décorent cette vénérable demeure à toi consacrée » ! Ecrit en grec, ce texte à l'origine religieux, ornant une des basiliques de la région, trace une voie de vie. S'il figure de nos jours dans un édifice musulman des plus prestigieux du pays, c'est qu'il porte une grande valeur de sagesse.

Pourquoi avons-nous besoin aujourd'hui de vertu et de joie, les deux à la fois ? La vertu héroïque est admirable par ses triomphes. Elle exprime une excellence, une noblesse et l'accomplissement d'un idéal. Mais, c'est la vertu personnelle, ce mouvement perpétuel de mise en équation entre l'individu et la cité, qui nous rend meilleurs. Penser à l'espace commun et considérer que c'est l'autre qui compte d'abord est essentiel.

Si les valeurs sont communes, la vertu est personnelle. A chacun de la trouver, sans besoin de reconnaissance. Pas besoin de remonter à Socrate ou à Platon, ou chercher les grandes machines à penser pour en connaître le sens pratique. La patience, l'amabilité, la discrétion, l'écoute ou la générosité font partie de ses expressions. C'est dans le regard et le ressenti de l'autre qu'elle se mesure le plus.

La joie nous vivifie. Collective, en liesse, dans l'allégresse, elle jaillit spontanément dans de grands moments sportifs, culturels, patriotiques… Intime, elle naît dans la famille, ressuscite notre enfance et balise des moments forts de notre parcours. Telle une brise parfumée, elle caresse nos sentiments, égaye notre âme et nourrit notre bonheur.

La fête doit illuminer nos cœurs et reconquérir notre vie collective. Nous avons besoin de célébrer les réussites et les succès, de réinstaller la joie de vivre, la joie de lire, la joie d'explorer la nature, la joie de découvrir le monde, la joie de nouer des amitiés, la joie, tout court. C'est la couleur, le son, l'ode, l'hymne, l'arôme et la plénitude pour vaincre toute amertume, oublier toute déception, se donner de l'élan, en toute gaieté.

S'inventer sa propre vertu, réhabiliter les vertus communes et inventer de nouveaux motifs de joie, c'est renouer avec ce que l'homme sociable a de plus noble.

Ce n'est pas par hasard que le bas-relief byzantin est scellé au socle du minaret de la Grande mosquée de Sfax. *«La vertu et la joie sa compagne»* doivent nous inspirer.

Puissions-nous cultiver l'art d'être heureux! C'est notre meilleur vœu en ce Nouvel An !

Bonne & Heureuse Année 2025

T.H.

Kairouan, futur centre d'excellence médicale et scientifique

Les fondements de ce projet immense et ambitieux sont jetés. L'institution est créée, sa gouvernance et son mode opératoire sont définis et un P.D.G. d'envergure, Riadh Hentati, vient d'être nommé à sa tête. La Cité médicale des Aghlabides à Kairouan, véritable centre d'excellence médicale et scientifique, est bien lancée. La ministre de l'Équipement et de l'Habitat, Sarra Zaafrani Zenzri, a tenu à présider la première réunion de son conseil d'administration.

Riadh Hentati, choisi pour cette délicate mission, aligne une haute compétence. Ingénieur général diplômé de l'École nationale d'ingénieurs de Tunis, et jusque-là chargé de mission auprès du cabinet de la ministre, il a notamment occupé le poste de P.D.G. de la Société générale d'entreprises de matériel et de travaux (Somatra-GET) et de la Société d'études et de promotion du Sud tunisien (Septs).

Multidimensionnelle, la Cité s'étend sur 550 hectares. Elle comprendra plusieurs espaces dédiés aux soins de santé, à la recherche, à l'enseignement universitaire, à l'industrie pharmaceutique, ainsi qu'à la production d'énergies renouvelables. Des logements, des équipements de sport et de loisirs et un hôtel figurent au programme. La Cité, qui sera réalisée par étapes, sera d'un coût initial estimé à 1,2 milliard de dollars. Le ministère de l'Équipement et de l'Habitat a récemment lancé des appels d'offres pour les études de faisabilité, environnementales, hydrauliques et de circulation, nécessaires à la mise en œuvre.

SAHATY
INTERNATIONAL

NUMÉRO BLEU
82 10 10 90

VOTRE ASSURANCE SANTÉ DANS LE MONDE ENTIER

Avec **SAHATY** International, nous prenons en charge vos frais de soins, d'hospitalisation et de chirurgie en Tunisie comme à l'étranger.

CARTE ASSURANCES | L'avenir avec assurance

www.carte.tn

GEELY

SOTUDIS
CONCESSIONNAIRE AUTOMOBILE

BORNE RECHARGEABLE
GRATUITE EVBOX

8 ANS
GARANTIE
BATTERIE

460KM
AUTONOMIE

GEOMETRY | C

NOUVELLE GEOMETRY | C

100% ELECTRIQUE

الشمس عملاق أحمر التوافق بين العلوم الحديثة والكتب المقدسة

En langue arabe

Vous avez aimé la version originale en langue française ? Vous apprécierez désormais le texte en langue arabe. L'ouvrage du Dr Faouzi Drissi, *Soleil-Géante rouge*, concordance science et Livres sacrés paru en 2021, bénéficie de plus d'une simple traduction, une réécriture, sous une plume raffinée dans une belle langue. A lire.

Ambassadeur de l'Année

Décerné depuis 21 ans à un membre du corps diplomatique pour sa contribution exceptionnelle aux relations entre les États-Unis et les pays arabes, le prix Ambassadeur de l'Année a été octroyé par la Chambre nationale de commerce américano-arabe (Nusacc) à l'ambassadeur de Tunisie à Washington Hanène Tajouri Bessassi. La cérémonie de remise de prix, tenue le 18 décembre, a été une véritable célébration d'une femme illustre diplomate, arabe et tunisienne. Plus de 100 convives y ont pris part, notamment Jose Fernandez, sous-secrétaire d'État à la croissance économique, à l'énergie et à l'environnement, Rashida Tlaib, membre du Congrès américain, le général Greg Porter, adjudant général en charge de la Garde nationale du Wyoming, et Abiodun Koya, chanteur classique, poète et humanitaire d'origine nigériane. Le Prix Nobel de chimie (2023), Moungi Bawendi, a fait spécialement le déplacement pour prendre part à cette cérémonie et s'associer à cet hommage.

Chronologie décembre 2024

2 décembre

L'Assemblée des représentants du peuple (ARP) adopte le projet de loi de finances dans son intégralité avec 87 voix pour, 21 voix contre et 13 abstentions.

4 décembre

Le Conseil national des régions et des districts adopte le projet de loi de finances dans son intégralité avec 65 voix pour, 8 voix contre et 4 abstentions.

5 décembre

Le président de la République, Kaïs Saïed, préside la cérémonie de commémoration du 72e anniversaire de l'assassinat du martyr Farhat Hached, à La Kasbah.

6 décembre

La Tunisie adhère à l'Alliance mondiale contre la faim et la pauvreté, lancée le 18 novembre 2024 lors de l'ouverture des travaux du Sommet du G20 à Rio de Janeiro.

9 décembre

• Le président de la République reçoit le président de l'Assemblée des représentants du peuple (ARP), Brahim Bouderbala, et le président du Conseil national des régions et des districts, Imed Derbali.
• Le président de la République paraphe la loi de finances pour l'exercice 2025.

10 décembre

• Kaïs Saïed reçoit le vice-président de la Banque mondiale (BM) pour la région Moyen-Orient et Afrique du Nord (Mena), Ousmane Dione.

• Publication de la loi de finances 2025 au Journal officiel de la République tunisienne (Jort).

11 décembre

La Tunisie condamne fermement les agressions et les bombardements sionistes sur la Syrie.

17 décembre

Le président de la République, Kaïs Saïed, effectue une visite inopinée à Ben Guerdane et dans les gouvernorats de Gabès et Sidi Bouzid, à l'occasion du 14e anniversaire de la Révolution.

18 décembre

Le Chef de l'Etat préside la réunion du Conseil des ministres.

20 décembre

Loi organique n° 2024-49 du 20 décembre 2024 portant approbation de l'adhésion de la République tunisienne à la Convention de Vienne relative à la responsabilité civile en matière de dommages nucléaires.

23 décembre

Kaïs Saïed reçoit le ministre djiboutien de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Nabil Mohamed Ahmed, porteur d'un message verbal de son homologue djiboutien, Ismaïl Omar Guelleh.

24 décembre 2024

• Le Président de la République, Kaïs Saïed, reçoi Ngulkham Jathom Gangte, ambassadeur de la République de l'Inde en Tunisie, venu rendre une visite d'adieu au Chef de l'État à l'occasion de la fin de sa mission dans notre pays.

• Le Président de la République, Kaïs Saïed, a reçu Ahmed Abdelwahed Ahmed Mohamed, ambassadeur de la République du Soudan en Tunisie, qui a rendu une visite d'adieu au Chef de l'État à l'occasion de la fin de sa mission dans notre pays.

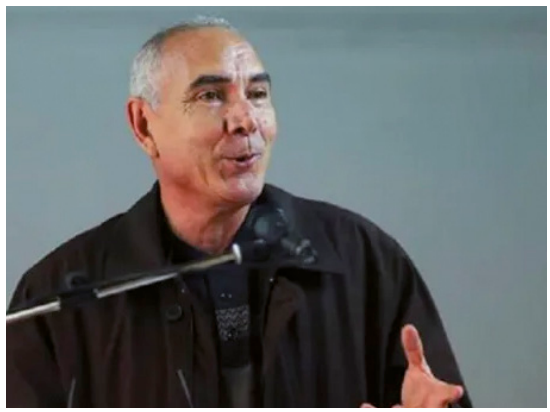
26 décembre 2024

Le chef de l'Etat préside la réunion du conseil des ministres et saisit l'occasion pour présenter ses vœux à la Nation à l'occasion du nouvel an.

QNB
Financial expertise
on a larger scale.
Ranked as one of the world's best banks.
- Forbes
QNB
WORLD'S
BEST BANKS
Forbes
2023
POWERED BY STATISTA
qnb.com

Distinctions

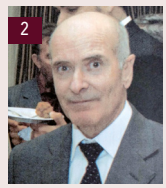
Fethi Nasri
Poète, lauréat du Prix Sharjah de la critique de la poésie arabe 2024 pour son étude en langue arabe portant sur les autobiographies dans la poésie arabe contemporaine.



Ahmed Jaouadi
Décroche une médaille d'or dans la catégorie 1500 mètres nage libre et une médaille de bronze dans la catégorie 800 mètres en nage libre aux Championnats du monde de natation en petit bassin à Budapest (Hongrie).

Décès

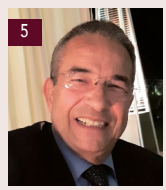
1 • **Slaheddine Abdellah**
92 ans, diplomate, ancien secrétaire d'Etat à l'Information (1973 -1974), ambassadeur de Tunisie à Addis-Abeba (1968-1970), Beyrouth (1970-1974), Le Caire (1974-1978, puis en 1992), Rabat (1978-1985), et Moscou (1990-1992). Ambassadeur représentant permanent de la Tunisie auprès de l'ONU à New York (1993-1996) et directeur de l'Institut diplomatique (1997).



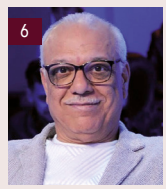
2 • **Raouf Chekir**
Ingénieur général, ancien P.D.G. de l'Office national de la télédiffusion (ONT), du Centre d'études et de recherche en télécommunications (Cert), de Tunisie Telecom, de Telnet Holding et de la Sotetel. Il fut également directeur des études à l'Académie militaire.

Ahmed Hadouaj
Ancien chef de cabinet du ministre des Finances, directeur de la Bourse des valeurs mobilières de Tunis et P.D.G. de TTN.

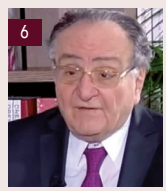
3 • **Mongi Bchir**
Démographe, professeur universitaire, chercheur, auteur et ancien directeur à l'Office national de la famille et de la population (Onfp).



4 • **Samir Sidhom**
Ingénieur, ancien directeur général de l'Agence nationale de la sécurité informatique (Ansi) et du Centre d'information, de formation, de documentation et d'études en technologies des communications Tunisie.



5 • **Noureddine Gasmi**
Ingénieur de formation, publicitaire et éditeur, fondateur et directeur général de l'agence de communication Serviced.



6 • **Fethi Haddaoui**
63 ans, comédien, réalisateur et scénariste, ancien directeur du Festival international de Hammamet (2011-2014).

7 • **Fraj Chouchane**
Dramaturge, producteur de télévision, écrivain, ancien directeur du Centre culturel international de Hammamet. Salem Jaouen, ancien caméraman à la Télévision tunisienne.

STARCARE

VOTRE ASSURANCE SANTÉ INDIVIDUELLE

4 formules au choix
c'est l'assurance
de **payer moins**
pour **mes soins**
selon mes besoins

STAR
Assurances تأمينات
عمّل علينا

Présidence de la République

• ***Banque centrale de Tunisie (BCT)***

1 - **Mourad Abdessalem**
Vice-gouverneur

• ***Conseil national des régions et des districts***

Slaheddine Khilifi
Chef de cabinet du président du Conseil

Ministère des Affaires étrangères, de la Migration et des Tunisiens à l'étranger

2 - **Mounir Ben Rjiba**
Ancien secrétaire d'Etat, ancien ambassadeur à Lisbonne, ministre plénipotentiaire hors classe, chargé des fonctions de directeur de l'unité des candidatures tunisiennes auprès des organisations internationales et du suivi des initiatives nationales.

Rochdi Laghlough
Ministre plénipotentiaire, chargé des fonctions d'inspecteur directeur des postes diplomatiques en Europe, Amérique et Asie à la direction générale d'inspection et d'évaluation

Chiraz Ben Abdallah
Ministre plénipotentiaire, chargée des fonctions de directeur du développement durable et la lutte contre les changements climatiques à la direction générale des organisations et des conférences internationales

Hatem Mejri
Ministre plénipotentiaire, directeur des conventions à la direction générale des affaires juridiques

Ministère de l'Agriculture, des Ressources hydrauliques et de la Pêche maritime

3 - **Heykel Hoclhef**
Chef de cabinet

4 - **Abdelhamid Mnaja**
P.D.G. de la Société nationale d'exploitation et de distribution des eaux (Sonede)

Ministère de la Santé

5 - **Chokri Hamouda**
P.D.G. de la Pharmacie centrale de Tunisie

Ministère des Technologies de la communication

6 - **Marouen Ben Slimène**
P.D.G. de l'Office national des postes

Jusque-là directeur général de l'Agence tunisienne de formation professionnelle (Atfp).
M. Ben Slimène est titulaire d'un diplômé en relations économiques internationales de la faculté des Sciences économiques et de Gestion de Tunis, d'un master de l'Institut supérieur de comptabilité et d'administration des entreprises (Iscae) et d'un diplôme en gouvernance et surveillance financière de l'École nationale d'administration de Tunis (ENA). Il est également diplômé de la 40e promotion de l'Institut de défense nationale.
Ancien contrôleur général des finances, M. Ben Slimène possède une longue expérience de plus de 22 ans dans ce domaine. Il a supervisé des missions de contrôle dans de grandes banques et a travaillé au sein de la Commission nationale d'enquête sur la corruption.

Ministère des Transports

Lotfi Gaied
Chef de cabinet

Walid Keraani
Chargé de mission

Ministère des Affaires culturelles

Noureddine Boukadida
Directeur général du Palais des Sciences de Monastir

7 - **Wajida Sakouhi**
Directrice générale du Centre des arts, de la culture et des lettres de Ksar Saïd (Cacl)

8 - **Seif Allah Tarchouni**
Directeur général du Théâtre de l'Opéra

Fonds arabe du développement économique et social (Fades)

Férid Belhaj
Premier conseiller du directeur général et président du conseil d'administration

CONSTRUISONS DES PROJETS
RESPONSABLES
POUR UNE ÉCONOMIE DURABLE
UBCI
ENGAGÉ
RSE
ISO 26000
Confirmé ★★
AFNOR CERTIFICATION
www.ubci.tn

Et si la pauvreté nourrissait la corruption ?

• **Par Riadh Zghal**

Lorsque la pauvreté est financière, lorsqu'elle se lie à un statut de subalterne dédaigné, lorsqu'elle stimule la tendance à ignorer les normes qui régissent le vivre-ensemble et le besoin de fuir la sanction, lorsque la pauvreté étouffe la voix et empêche toute velléité de peser sur les décisions qui régissent la vie au quotidien dans un territoire ou une localité à l'intérieur du pays et d'une région, lorsque l'illettrisme et le déficit de confiance en soi et de capacité d'espérer brident l'initiative et la création, lorsqu'un arsenal juridique colossal et une administration publique peu performante sont insensibles aux griefs que l'on peut exprimer ou au désarroi que l'on peut ressentir… que reste-t-il à la personne, au groupe, à la communauté pour sortir du pétrin dans lequel elle se trouve ?

Cette image par trop négative et néanmoins réaliste dans la description d'un certain vécu de la pauvreté nous amène à considérer son rapport avec la dissémination de la corruption que ni les discours dénonciateurs, ni les décrets, ni l'arrestation d'un nombre croissant de présumés coupables ne réussissent à éliminer.

L'état de pauvreté pousse vers l'activité économique informelle licite et illicite allant jusqu'à la délinquance. L'économie informelle produit à son tour une baronnie qui trouve dans les masses des sans-ressources un vivier à exploiter sans état d'âme. Alors, une voie s'ouvre pour la corruption mais elle n'est pas la seule.

Des employés administratifs soumis à de bas salaires et une inflation galopante monnayent leurs services, d'autant que la digitalisation des services publics tarde à s'imposer. Ainsi s'ouvre une marge de liberté et avec elle la corruption.

L'enseignant déclassé socialement de par son pouvoir d'achat sans cesse réduit comparé au coût de la vie sans cesse croissant s'oriente vers l'offre de cours particuliers qu'aucun gouvernement n'a réussi à empêcher. Il semblerait même qu'un ministre de l'Education de l'ère Bourguiba avait répondu aux revendications syndicales d'augmentation des salaires des enseignants par « l'institution » des cours particuliers, une pratique qui s'est vite propagée dans tous les cycles de l'enseignement.

A l'intérieur de la fonction publique, des incorruptibles demeurent impuissants à dénoncer, voire contrer les corrompus par peur de sanctions et de blocage de leur avancement dans la carrière. Les corrompus finissent par disposer de pouvoir d'autant que le mode de gestion des ressources humaines s'appuie davantage sur l'ancienneté et le réseautage que sur la performance et la compétence.

Si la corruption arrose le système comme l'eau qui serpente le long d'une pente, chercher à l'éradiquer nécessite une approche systémique. Exprimé autrement, il s'agit de considérer de manière exhaustive tous les facteurs qui la favorisent.

On parle beaucoup de la corruption, mais à part les enquêtes auprès des chefs d'entreprise que réalise l'Iace en rapport avec le diagnostic du climat des affaires, et le document publié par l'Association tunisienne des contrôleurs publics, aucune enquête d'envergure n'a été réalisée pour mesurer l'étendue du phénomène à travers les secteurs d'activité et les institutions, les parts de la petite et la grande corruption, leur coût par rapport au PIB, l'évaluation des mesures prises pour lutter contre la corruption de manière à tirer les leçons des erreurs d'approche…Une enquête s'impose si l'on veut instituer une politique, non à l'aveuglette mais en connaissance de cause des stimulants de la corruption. Certes, il y a des facteurs d'ordre institutionnel, d'autres d'ordre individuel mais en plus, il y a des facteurs d'ordre sociologique aussi déterminants. En effet, la corruption trouve un terrain favorable,

> …L'état de pauvreté pousse vers l'activité économique informelle licite et illicite allant jusqu'à la délinquance. L'économie informelle produit à son tour une baronnie qui trouve dans les masses des sans-ressources un vivier à exploiter sans état d'âme. Alors, une voie s'ouvre pour la corruption mais elle n'est pas la seule....

particulièrement dans un contexte d'anomie où les valeurs ne constituent plus les référents principaux des comportements individuels ou collectifs, de défiance vis-à-vis de l'establishment politique, d'essoufflement du sens du commun national et de prédominance de la soif de consommation.

Depuis quelques décennies, les études relatives à la question de la lutte contre la corruption et des expériences réalisées se sont multipliées. La corruption d'ordre géopolitique entretenue par les «enablers» des pays riches a été dévoilée par Vogl[1]. Des expériences innovantes conduites dans douze pays différents entraînant un changement de système décourageant les corruptibles ont été analysées par Shaazka Beyerle[2].

Dans cet ouvrage, Beyer révèle de nombreux vecteurs de lutte contre la corruption mobilisés par des acteurs de la société civile. Ce sont des vecteurs non violents, ancrés dans le contexte particulier à chaque pays. Il ne s'agit pas de recettes prêtes à copier universellement mais d'un éclairage des voies possibles pour des politiques volontaristes efficaces. En revanche, l'auteure dégage des éléments communs aux différentes expériences présentées dans le livre.

La corruption nourrit la corruption», écrit l'auteure, considérant la corruption comme un système d'abus de pouvoir à des fins privées, collectives ou politiques, qui implique un ensemble complexe de relations. Ce peut être des relations au sein d'une institution et/ou dans le champ des sphères politiques, économiques et sociales d'une société ou d'un groupe transnational. Leur entretien et celui des intérêts qui vont avec nécessitent de plus en plus de pots-de-vin. Il s'agit là de la grande corruption génératrice d'intérêts substantiels.

Quant à la petite corruption qui consiste en des versements de pourboires en échange d'un service ou d'un passe-droit, elle se répand parmi d'importantes proportions de la population. Examinée sous l'angle des comportements, elle peut évoluer vers une norme sociale au sens où elle est considérée par une majorité de citoyens comme un comportement normal, toléré, protégé des sanctions. Cette tolérance est soutenue par tous les dysfonctionnements évoqués au début de cet article, aboutissant à l'impossibilité de trouver un autre moyen d'obtenir un service ou de sortir d'une situation d'impuissance et de détresse.

Lutter contre la corruption nécessite un changement des règles du jeu, ce qui revient à transformer le cadre institutionnel. Cela touche les règles qui régissent l'administration publique, le système juridique, l'institution d'une gouvernance et des libertés civiques inscrites dans un cadre démocratique et délibératif. Un tel cadre donne de la voix à des citoyens qui sont libres d'exprimer les griefs qui leur sont communs, de prendre des initiatives pour faire pression sur les décideurs politiques pour y remédier. Il est intéressant de relever que les douze expériences de lutte réussie contre la corruption, initiées par la société civile et analysées par Shaazka Beyerle ont ceci de commun : ce sont les initiatives, tactiques, innovations et pressions émanant de groupes de citoyens, qui ont abouti à produire des changements profonds des règles du jeu qui commandent les systèmes économique, social et politique du pays concerné. Toutefois, la durabilité de ces changements nécessite éventuellement, et selon les contextes particuliers, d'autres recherches car les forces de la dynamique sociale ne sont pas immuables.

R.Z.

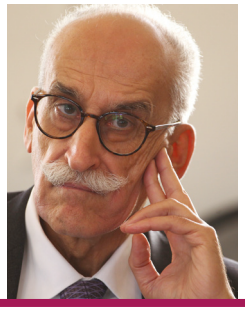
(1) Crédif (2014), L'autonomisation économique des femmes. Emploi et entrepreneuriat.
(2) Hassan Zaoual (2006), «Développement, organisations et territoire: une approche sud-nord», Innovations, vol.2 no 24 | pages 9 à 40. Joseph Schumpeter (1934), The Theory of Economic Development.

أحسن SERVICE CLIENT
لسادس مرّةعلى التوالي

طـوّر
عالمـك

ooredoo

Aux origines de l'art dans l'islam



• Par Mohamed-El Aziz Ben Achour

La place éminente des arts dans l'islam d'Orient et d'Occident au long des siècles est un un trait majeur de la civilisation universelle. C'est un fait bien connu non seulement des spécialistes mais aussi du grand public. Les monuments, l'urbanisme, la calligraphie, les créations artisanales et tant d'autres expressions artistiques et esthétiques suscitent depuis toujours l'intérêt des voyageurs du monde entier qui partent à la découverte ces brillants témoignages. Aussi nous a-t-il paru utile d'inviter nos lectrices et lecteurs à une remontée aux origines. L'étendue du sujet rendant impossible une présentation même succincte des différentes manifestations artistiques et architecturales, on voudra bien nous excuser de n'évoquer ici que l'architecture et l'urbanisme.

L'art musulman s'est exprimé à partir de la conquête arabe dans des territoires à riche passé de civilisation : le Croissant fertile (Mésopotamie, Syrie, Palestine), l'Egypte, l'Afrique du nord et la péninsule ibérique. Ces territoires ne constituèrent un « domaine arabe » qu'après la conquête. La période préislamique y était soumise à de puissantes influences culturelles et artistiques hellénistique, romaine, sassanide et byzantine. Dans ces territoires conquis, l'Islam rencontra les deux autres religions monothéistes dont les communautés comptaient un nombre important de bâtisseurs, d'artisans et d'artistes. Aux frontières de l'empire, il y avait Byzance, dont la civilisation allait fasciner durablement les nouveaux maîtres. L'art qui s'épanouit dans ces territoires est organiquement lié à l'Islam. C'est un art arabo-musulman. En effet, il n'a existé d'art arabe préislamique que dans la péninsule arabique, tel le site de Madâ'in Sâlih inscrit récemment au Patrimoine mondial de l'Unesco, et dans ce qu'on appelait jadis l'Arabie pétrée des 'Edomites puis des Arabes Nabatéens, bâtisseurs de la célèbre cité de Petra (dans l'actuelle Jordanie). Dès le premier siècle de l'Hégire (VIIe siècle), le centre de gravité de la nouvelle civilisation se déplace de l'Arabie proprement dite à la Syrie et à l'Irak.

Cet art qui se forme et s'épanouit dans des pays à anciennes et fortes traditions artistiques est un art d'Orient, toujours soumis à la prépondérance des courants orientaux même dans son domaine occidental. C'est aussi un art médiéval, un art qui connaît son âge d'or au Moyen Âge. S'il est vrai que dans ses expressions classiques (architecture, arts décoratifs, par exemple) il se fige et se sclérose à la période moderne, il convient cependant de remarquer que d'autres expressions artistiques arabes n'ont connu une existence ou un réel essor qu'à l'extrême fin du XIXe siècle et, principalement, au XXe siècle : la peinture, la sculpture, le théâtre. Pour la première fois, un art cherche à se définir comme arabe sans se réclamer forcément de l'éthique musulmane. Le travail des artistes dans ces différentes disciplines constitue une contribution intéressante à l'art contemporain. Cette entrée dans la modernité se manifeste aussi par la volonté de sauvegarder et de restaurer le patrimoine urbanistique, architectural, monumental, artistique et artisanal.

S'exprimant sur une terre riche d'un passé artistique souvent glorieux, en contact avec Byzance et avec l'héritage de la Perse, cette empreinte a conduit certains spécialistes à des excès qu'il faut corriger. Ouverts aux influences, les conquérants arabes n'étaient pas dépourvus de toute sensibilité artistique. Ils avaient une certaine réceptivité née du passé arabe propre et de l'ancienneté des contacts avec les pays et les sociétés du Proche-Orient. « Fascinés » par la splendeur de Ctésiphon et d'ailleurs, ils étaient cependant porteurs d'une religion nouvelle vigoureuse, conquérante, inassimilable et porteuse d'une éthique et d'une culture capables de synthétiser et de créer. Après une période de formation qui s'étale de 661 à 750 - sous les califes omeyyades de Damas devenue le siège de l'empire - marquée par un grande recherche et

■ Site arabe préislamique de Madâ'in Sâlih (Arabie saoudite) Ier siècle avant J.C.

■ Site abbasside d'Ukhaydhir (Oukhaydir) (Irak)VIIIe siècle

■ Site abbasside de Samarra et le minaret El Malwiyya (Irak, 836)

En couverture

donc une ouverture sur les influences externes, assimilées avec plus ou moins d'habileté, vinrent les périodes – notamment celle de l'âge d'or (fin du VIIIe siècle- IXe siècle) des Abbassides de Bagdad – durant laquelle le poids des apports extérieurs, sans disparaître, se réduit. Selon Oleg Grabar, «des formes et des recherches directement issues de la nouvelle civilisation islamique» sont mises en œuvre. Pour Janine Sourdel, *«le hiératisme d'un art impérial partout adopté»* s'impose. De sorte que seul l'art de la période de formation peut être considéré comme *«un rameau du riche héritage de l'Antiquité classique»*.

L'art musulman allait bénéficier de l'apport magnifique des Omeyyades de Cordoue et de leurs successeurs. Il n'allait cesser de connaître de féconds développements, sous les émirs aghlabides de Kairouan, les califes fatimides d'Ifriqiya (puis d'Egypte). Aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, les Almoravides et les Almohades, conquérants venus du Maghreb extrême, enrichissent le patrimoine de l'Afrique du nord et de l'Espagne musulmane. On peut citer également les dynasties régionales telle celle des émirs hafsides de Tunis (XIIIe-XVIe siècles). Au Moyen-Orient, les Mamelouks ajoutèrent à la grandeur de l'art et de l'architecture

■ Mosquée du sultan Hassan (période mamelouke) Le Caire

■ Dôme du Rocher (époque omeyyade, 691-92) El Qods-Jérusalem

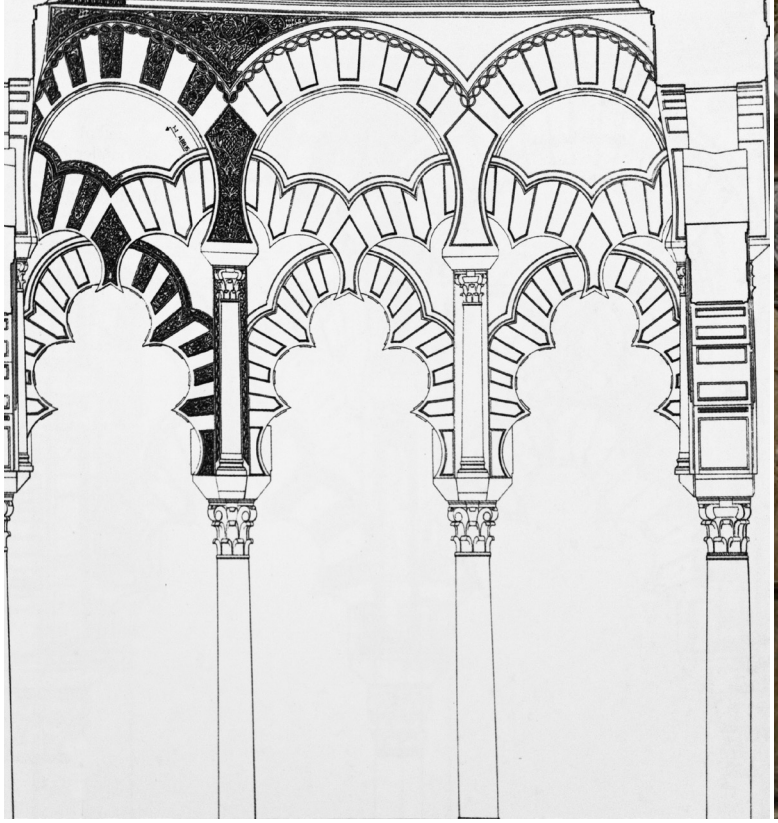
La cour des Lions. A l'Alhambra

de l'Egypte, de Syrie et de Palestine, suivis par les sultans ottomans qui dominèrent cette région durant des siècles.

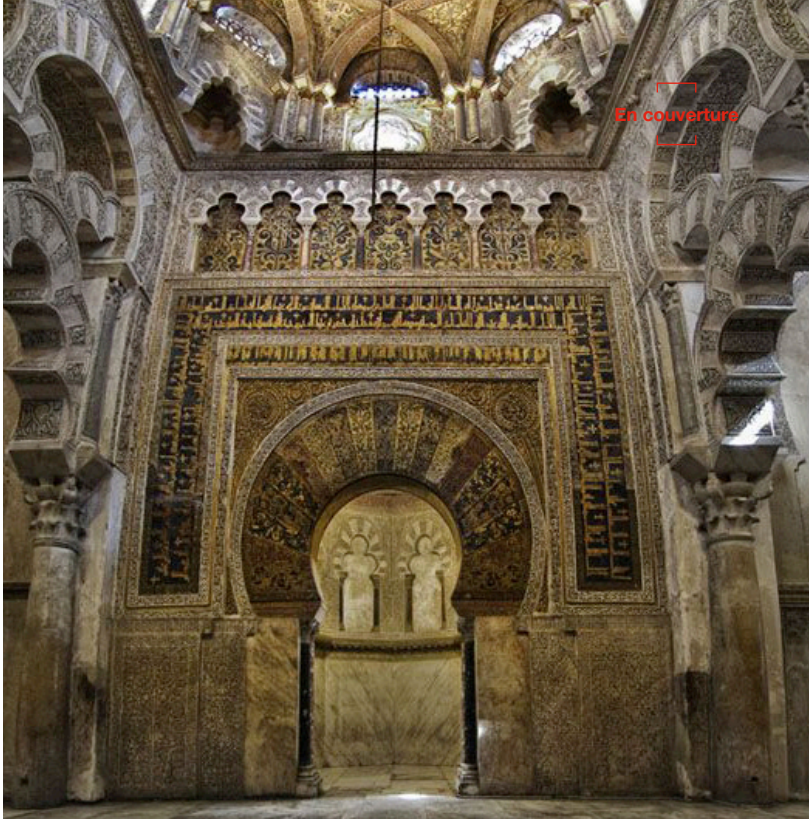
Le caractère unitaire de cet art ne cessa d'être accompagné d'une diversité enrichissante des traditions locales toujours vivaces mais assujetties, en général, à la prépondérance des courants orientaux. Art médiéval, l'art arabo-musulman se nourrit d'une culture qui privilégia, durant des siècles, la relation de fidélité et l'allégeance du disciple au maître, le recours discipliné au répertoire établi au détriment de l'inspiration personnelle, la répétition au détriment de l'innovation. Conception du métier d'artiste qui s'apparentait à celle en usage dans les milieux d'artisans. La similitude entre l'art et l'artisanat est attestée aussi dans leur commune dextérité à mettre en œuvre un répertoire décoratif composé d'un petit nombre d'éléments simples dont la polyvalence permettait aux uns et aux autres d'appliquer les mêmes motifs et techniques à des disciplines aussi différentes que l'art monumental et les arts décoratifs du mobilier, ainsi qu'à des matériaux aussi variés que la pierre, le bois, le stuc, le bronze ou l'ivoire. Similitude enfin dans la tradition qui s'est parfois perpétuée jusqu'à nos jours, des artistes, bâtisseurs et artisans pérégrinateurs. Par leurs déplacements de ville en ville, de région en région, ils contribuaient à la diffusion d'un répertoire technique et d'un vocabulaire décoratif devenu classique.

A l'art et l'architecture islamiques et à leur importance, il convient d'associer celle de l'organisation urbaine traditionnelle qui, jadis, contribua à la grandeur des Etats musulmans. A l'aise dans les villes dont beaucoup furent sa création, l'Islam développa très tôt une civilisation urbaine florissante née de la rencontre entre la morale et le droit religieux, l'héritage urbain des pays conquis et le recours intelligent à l'habileté des bâtisseurs autochtones ou venus des pays voisins. La vie s'y est traduite par l'élaboration au long des âges d'un urbanisme du plus haut intérêt dont nous ne pouvons apprécier que les expressions tardives. André Raymond, spécialiste de l'histoire urbaine, rappelle ainsi que « les villes arabes traditionnelles sont, d'une manière générale, celles que nous a léguées la période ottomane». En outre, la physionomie élaborée durant cette période a été, dès la fin du XIXe siècle, le théâtre d'une évolution accélérée et brutale perturbant les équilibres anciens et l'harmonie de l'ensemble.

Comme pour l'art monumental, les Arabes, admirateurs des villes conquises comme Ctésiphon, Damas ou Carthage, firent en matière d'urbanisme un gros travail d'intériorisation des apports des civilisations antérieures. La volonté de la nouvelle civilisation de se rattacher à ses aînées semble toutefois avoir été associée à un apport proprement arabe davantage que dans d'autres domaines de l'art. Ce fut le cas pour les premières fondations urbaines, connues dans l'histoire sous le nom d'amsâr, comme Koufa en Irak où l'urbanisme eut à tenir compte des structures tribales de la société arabe. Les villes déjà existantes imposaient leurs contraintes comme le monument romain puis chrétien avait imposé les siennes à la Grande mosquée de Damas. Les villes nouvelles obéissaient à une conception

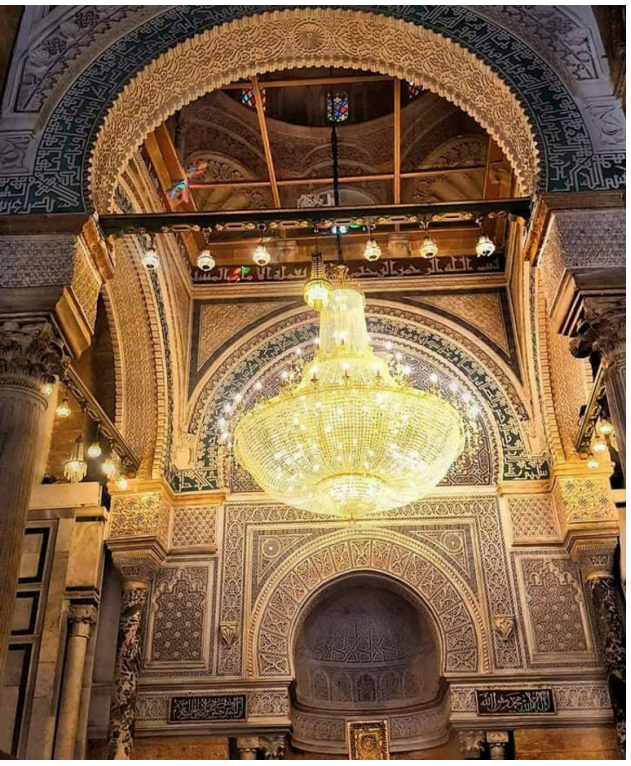


■ Structure des arcs à la mosquée de Cordoue



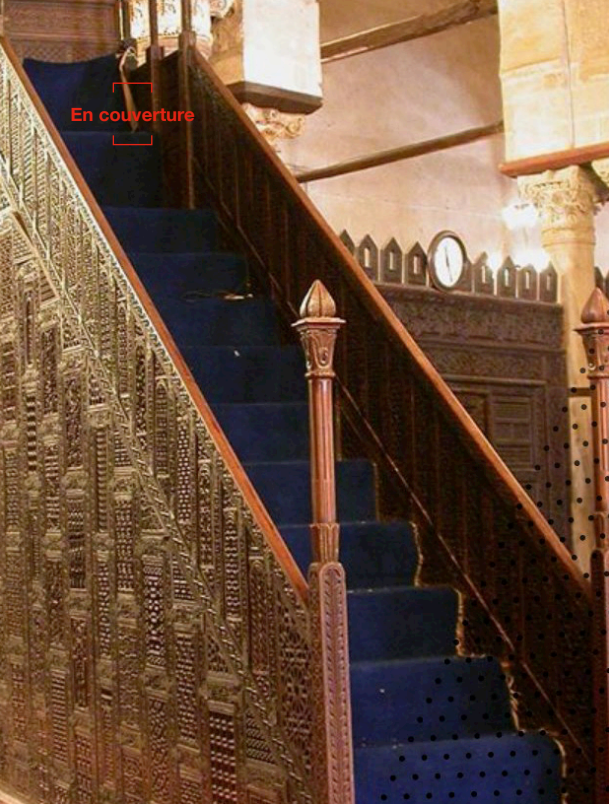
■ Mihrab de la mosquée de Cordoue (VIIIe s.)

préétablie appliquée à Koufa dès sa fondation en 638. De forme carrée (élément emprunté à Babylone), ouverte, aérée, elle fut conçue selon un takhtît (plan) que Hichem Djaït définit comme «*un schéma urbain inscrit sur le sol*» qui déterminait deux composantes : une aire centrale comprenant la mosquée, la résidence du gouverneur et un vaste terrain nu destiné aux rassemblements ainsi qu'un élément original introduit par l'urbanisme musulman et appelé à un grand avenir: les souks. Au-delà, se trouvait une zone d'habitation. Cette distinction nette entre les deux aires fut maintenue et accentuée, car elle correspondait



■ Mihrab de la Grande mosquée Zitouna de Tunis (IXe siècle, époque aghlabide)

■ Coupole d'époque fatimide (Xe s.) de la Zitouna



■ Minbar et vue générale sur la Grande mosquée de Kairouan (IXe .s)

parfaitement à cette idéologie que l'on peut qualifier d'impériale, mise en place par les Omeyyades et perpétuée par les Abbassides, fondée sur la glorification de la puissance et de la grandeur du pouvoir califal. La volonté –ancienne en Orient – de séparer la ville «*officielle*» du reste se manifesta de manière imposante à Bagdad. Qualifiée de « Cité de la paix, elle fut construite à partir de 762 selon un plan circulaire (contrairement à Koufa mais conformément à certaines villes sassanides). Elle était entourée d'une haute et épaisse muraille précédée d'un fossé. Le cœur de cette ville ronde était constitué par le complexe architectural impérial comprenant le palais et la grande mosquée. De cette première Bagdad, rien ne nous est parvenu, hormis les témoignages des chroniqueurs. D'ailleurs, le plan initial ne fonctionna presque jamais. L'essor de la capitale donna naissance à un très vaste réseau urbain doté de faubourgs qui ne tarda pas à absorber la ville ronde et à en bouleverser la régularité.

Face à l'essor urbain, les califes n'abandonnant pas l'idée d'une ville palatiale ordonnée et distante, choisirent d'en fonder de nouvelles. L'exemple le plus célèbre est celui de Samarra. Fondateur de villes, le pouvoir central en était aussi l'aménageur et l'embellisseur. Le pouvoir jouait aussi un rôle considérable dans leur remodelage par la création ou la réhabilitation de quartiers et le déplacement de certaines activités. L'aménagement portait également sur la création et le développement de zones nouvelles de résidence et de promenade tel le quartier d'Al Azbakiyya, fondé au Caire au XVe siècle autour d'un lac de plaisance. Les environs des grandes villes faisaient l'objet de l'intérêt des princes, des dignitaires et des notables qui y édifiaient des résidences de villégiature, voire, comme dans le cas de Sidi Bou Saïd, une sorte de médina d'été avec sa mosquée, sa zaouia, son souk et ses demeures fondée au XVIIIe siècle par les beys husseïnites.

Régulièrement, l'effort d'urbanisation entrepris par les maîtres du pouvoir s'appuyait sur une formule juridique connue en droit musulman sous le nom de waqf ou hubus (habous). Elle permettait la constitution des biens en fondation inaliénable jouissant de rentes qui assuraient leur entretien perpétuel. Au Caire, à Damas, à Tunis, à Fès, partout dans le monde musulman, ces fondations permirent la conservation du patrimoine urbain : mosquées, médersas, hospices, fontaines, par exemple. Dignitaires et citadins aisés recouraient à la formule du habous soit pour protéger leur patrimoine personnel, soit dans leur action de mécénat urbain dans le sillage du Prince.

Tributaire de la munificence des califes, sultans, émirs et pachas, la ville arabe s'appuyait aussi sur le dynamisme de ses activités de production et d'échanges et sur la prospérité de ses marchands. Malgré certaines turbulences, l'organisation urbaine continua d'obéir à un schéma tel qu'on pouvait le constater à Tunis jusqu'à la fin du XIXe siècle : une cité proprement dite, la médina, enserrée dans une première ceinture

de remparts et flanquée de deux faubourgs ; l'ensemble étant protégé par une muraille extérieure. Au sein de la médina existait une distinction entre une zone d'activités économiques et une zone résidentielle. Autour de la Grande mosquée Zitouna, s'organisaient les souks répartis par métiers. Le tissu des faubourgs se présentait, pour sa part, comme un mélange d'habitation et d'espaces de services.

Dès la seconde moitié du XIXe siècle, ce schéma traditionnel subit de sérieux bouleversements consécutifs aux difficultés de l'économie citadine, du relâchement des cadres anciens et de la paupérisation des élites de l'artisanat et du négoce sous les coups de boutoir de la concurrence européenne. Dans la plupart de ces villes, désormais percées d'avenues et éventrées à la suite de la démolition de quartiers insalubres, l'érection de bâtiments modernes et la juxtaposition de villes de type européen aux médinas ont causé des dégâts irréversibles au tissu ancien. Heureusement, à la modernisation intempestive répondit assez tôt le souci de protéger et de réhabiliter le patrimoine urbanistique et architectural de nos villes. Il faut s'en féliciter et rester vigilants

Md.A.B.A.

■ Un souk de Tunis(photo prise à la fin du XIXe siècle)

■ La médina de Tunis

• Par Abdelaziz Kacem

L'index de l'Oncle Sam I
Le dieu dollar

Quand la défaite est cuisante, dit le proverbe chinois, il faut s'asseoir au bord de la route et digérer le désastre. L'effondrement de la Syrie, dernier bastion de la résistance, doit nous amener impérativement à nous poser les bonnes questions, pour trouver les réponses les plus salutaires. Nous y reviendrons dans un prochain article, mais d'ores et déjà, nous devons reconnaître que le combat sous la bannière de la religion est sans issue. Oui le sionisme est talmudique, c'est au nom de la Tora qu'il tue nos frères en Palestine, au Liban et en Syrie. Mais opposer Allah à Élohim est à la limite un blasphème à l'encontre du premier, puisque les troupes qui s'en réclament, toujours, en retard d'une guerre, sont condamnées à l'échec. Ils n'ont aucun secours à attendre ni de leurs invocations ni de leurs imprécations.

Au seuil de ce triste Nouvel an, j'ose espérer que les Arabes reprendront leur Nahda, leur Renaissance, essentiellement laïque, là où ils l'avaient laissée.

Pour commencer, il faut que la résistance arabo-palestinienne sache une fois pour toutes qu'elle a pour principal ennemi le néo-conservatisme américain. Netanyahu n'est qu'un arsouille, le gourdin dont il se sert pour garder la main sur les richesses de la région.

Toutefois, pour éviter tout amalgame, saluons la générosité légendaire du peuple américain, qui, hélas, n'a quasiment aucun contrôle sur la politique étrangère de son gouvernement. En revanche, force est pour nous de rendre un vibrant hommage à sa jeunesse universitaire. Celle des années soixante du siècle dernier, qui s'est farouchement opposée à la guerre génocidaire du Viêt-Nam, et celle qui, aujourd'hui encore, fait front contre l'engagement direct de Joe Biden dans la guerre d'extermination du peuple palestinien.

Ladite administration a pour sobriquet l'Oncle Sam, un personnage emblématique créé pendant la guerre anglo-américaine de 1812-1815. Dans les années 1830, l'illustration lui donne les traits du 7e président américain, Andrew Jackson (1829-1837). Ce dernier est peut-être le dirigeant américain le plus odieux de son époque, En 2006, le Federal Reserve System (la Banque centrale des États-Unis) émet un billet de 20 USD au recto duquel figure son portrait, en hommage à sa brillante carrière d'exterminateur des Indiens. Il était chef milicien et ses bandes armées se sont distinguées par leur extrême cruauté à l'égard des peuples amérindiens. À l'issue de chaque massacre, il faisait le bilan de ses victimes en comptant le nombre de nez coupés. Sa campagne électorale était axée sur son seul mérite de *«meilleur tueur d'Indiens»*. À la Maison Blanche, son portrait est présent dans le bureau Ovale depuis Donald Trump, qui le prend pour mascotte.

Mais l'image de l'Oncle Sam ne se précise qu'en 1916, l'Amérique se préparant à entrer en guerre, dans une affiche, célèbre depuis lors, le présentant sous les traits d'un homme blanc, d'âge mûr et au regard farouche. Il porte un nœud papillon rouge et se coiffe d'un haut-de-forme étoilé aux couleurs des États-Unis. Belliciste et impérieux, il pointe le doigt vers vous avec une injonction : *«I Want You for the U.S. Army»* (J'ai besoin de vous pour l'armée des États-Unis). Pour un non-Américain, l'accoutrement est clownesque, mais le doigt est menaçant, accusateur, il vous met à l'index. Cette affiche est réutilisée en prémisse du réengagement américain dans la Seconde Guerre mondiale.

Le 7 septembre 1961, l'Oncle Sam est solennellement reconnu par le Sénat comme *«l'incarnation des États-Unis»*.

Nul ne saurait parler de l'Amérique mieux qu'un Américain, et si, pour ceux qui veulent avoir un aperçu de la création du Nouveau Monde, il ne fallait lire qu'un seul livre, je recommanderais

celui de l'historien et politologue Howard Zinn (1922-2010), Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours . Le lecteur y saura, entre autres, que *«les gouvernements américains [ont] signé plus de quatre cents traités avec les Amérindiens et les [ont] tous violés, sans exception»* (p. 592). Mais les traités, somme toute, ne sont que des chiffons. Le plus important à signaler, c'est l'extermination méthodique des Peaux-Rouges, au motif que ces «sauvages» occupent des terres fertiles, qui conviendraient mieux aux «civilisés».

Par-delà la défroque, l'Oncle Sam est une mentalité, une posture, un comportement, une arrogance. C'est aussi une profession de foi qui relève plus du fétichisme que de la religion, proprement dite : *«In God we trust»* (En Dieu, nous croyons). En 1956, le Congrès américain en fait une devise nationale et, en 1957, elle figurera sur toutes les monnaies et les billets de banque. Les banques gouvernent le monde. Ce qui suit est édifiant.

Au Musée des lettres et manuscrits de Paris, à l'occasion du centenaire de la Guerre 14-18, a eu lieu, du 9 avril au 31 août 2014, une exposition intitulée *«Entre les lignes et les tranchées»*. Parmi les documents qui y sont présentés, le n° 1761 de la revue Annales, en date du 28 mars 1917. Le journaliste Camille Ferri-Pisani, son envoyé spécial aux USA, y publie l'interview «*de l'un des hommes les plus influents des USA, un grand banquier qui ne souhaite pas que son nom soit cité*». Loin des motivations morales et idéalistes, il explique le véritable mobile de l'entrée de son pays en guerre. Sa première phrase est digne d'être placée parmi les meilleures assertions du XXe siècle : *«Lorsqu'un peuple est sur le point de se sentir trop riche, une guerre est nécessaire pour l'arracher à la tentation du bonheur.»*

En bon argentier, il poursuit : *«Les idées abstraites ne sont pas mon fait. Je ne connais que les chiffres. J'ignore La Fayette. J'ignore si l'Allemagne attaqua la première. De l'histoire, je ne retiens que la statistique. Je sais une chose, c'est que la Grande Guerre a quintuplé le chiffre de nos affaires, décuplé nos bénéfices et tout ce trafic magnifique, nous l'avons opéré avec les Alliés. Nous nous sommes enrichis en vous procurant du coton, de la laine, de la viande, de l'acier, des obus, du blé, du cuir, des souliers, des mitrailleuses, des chevaux, des automobiles, des produits chimiques. […] Tout ce qu'on pouvait vous vendre, nous vous l'avons vendu. Vous nous avez payé partie en or. Notre stock or dépasse aujourd'hui le stock or de tous les Alliés réunis. Mais vous nous avez payé aussi avec du papier. Or vos traites ne vaudront que ce que vaudra votre victoire. Il faut que vous soyez victorieux à tout prix pour faire face à vos engagements.»*

Le banquier poursuit son rigoureux raisonnement, qui nécessite une belle explication de texte : *«Il vous faudra reconstruire tout ce qui fut détruit. Cet argent que nous avons gagné sur vous, nous vous le prêterons pour relever vos villes, pour rebâtir vos fabriques, pour créer à nouveau votre existence économique. Un beau champ s'offre là pour nos placements futurs. Mais ce champ ne sera profitable que si vous triomphez avant l'épuisement complet. Voilà pourquoi nous voulons votre victoire rapide. […] Nous voulons la guerre ne serait-ce que pour protéger la flotte marchande anglaise dont la moitié du capital est yankee. Nous vous aiderons plus encore que vous ne pensez. Nous enverrons des volontaires, nous voterons le service militaire obligatoire, nous augmenterons encore notre production en obus, en canons, nous prendrons part s'il le faut, à la lutte continentale. Tous nos citoyens marcheront. […] Vous comprenez maintenant pourquoi la guerre est inévitable ? Les luttes entre peuples ? Mais c'est le seul moyen que nous avons de régler de trop lourdes différences en banque ! La Grande Guerre ? Guerre des tarifs, la nécessité d'un traité douanier avantageux, l'espoir d'une expansion économique nouvelle ! Plus encore que le Kaiser, ce sont les banques de Berlin qui ont voulu la guerre !»*

No comment ! Le prochain article : À l'index de l'Oncle Sam II : La guerre est un racket.

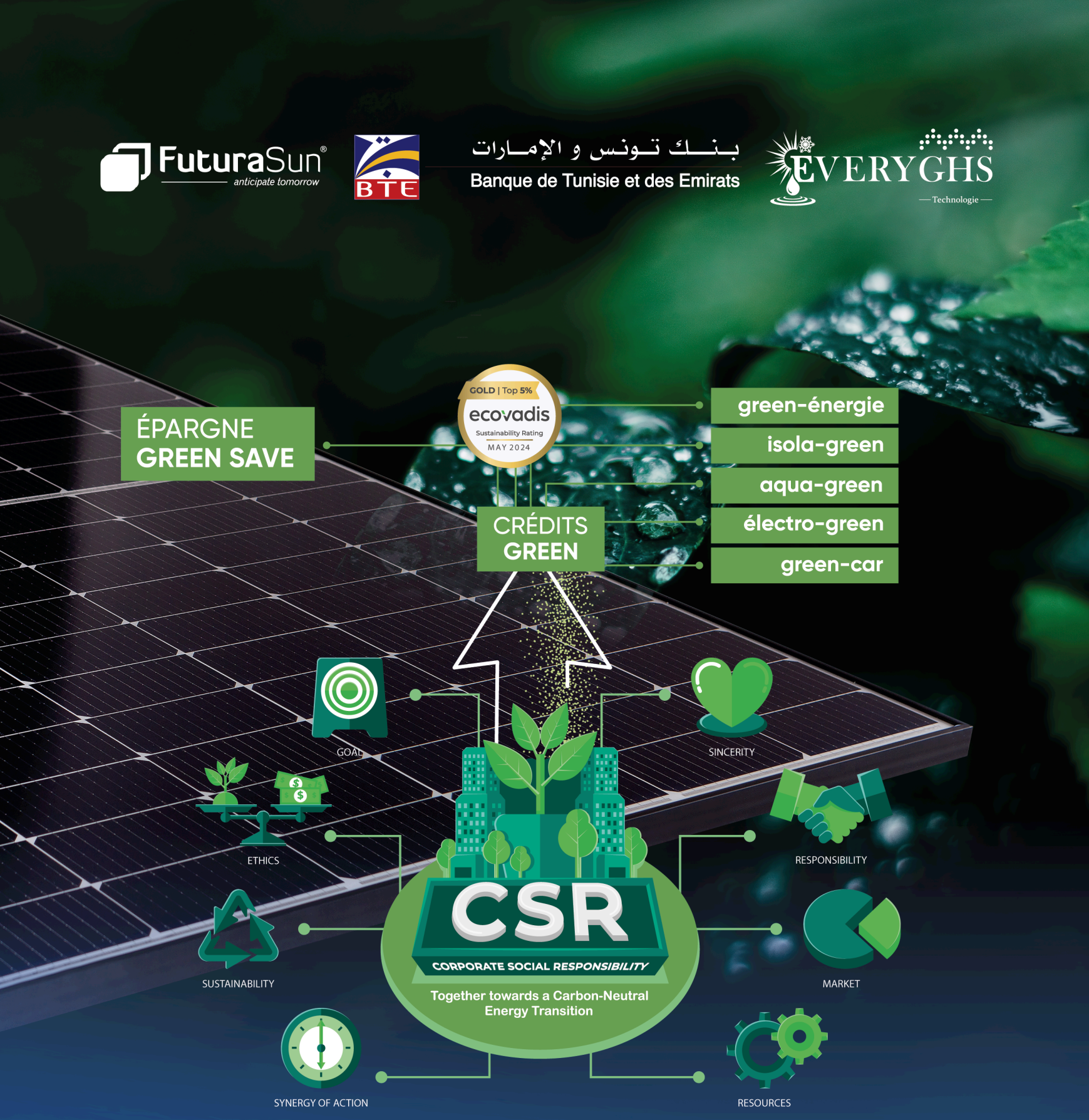
A.K.

FuturaSun® anticipate tomorrow

BTE

بنك تونس و الإمارات
Banque de Tunisie et des Emirats

EVERYGHS — Technologie —



Ensemble vers une Transition Energétique
Neutre en Carbone

Des bienfaits de la courge

Comparées à la plupart des légumes comme la pomme de terre, la tomate, le piment ou même l'ail, la courge a une importance très secondaire. La consommation est très faible et la courge est essentiellement utilisée pour la préparation de quelques plats traditionnels comme le couscous ou la *chakchouka* à la courge.

• **Par Ridha Bergaoui**

Dans la culture populaire, la courge ne vaut rien et certaines de nos locutions le montrent bien. C'est ainsi qu'on dit «un âne a mordu une courge بهيم قدم قرعة», ou « c'est une courge طلعت قرعة », même dans le jeu des cartes lorsqu'on ramasse des cartes qui ne valent aucun point, on dit «une courge قرعة».

Pourtant à côté de son intérêt culinaire, la courge se révèle très importante et a des bienfaits considérables aussi bien diététiques, thérapeutiques, cosmétiques que culturels.

Citrouille, potiron et autres

La courge regroupe un ensemble de plantes du genre Cucurba, de la grande famille des cucurbitacées qui comprend également le melon, la pastèque, le concombre….

Parmi ces espèces, on trouve les citrouilles (*cucurba pepo*), les potirons (*cucurba maxima*) et la courge muscade (*cucurba moschata*). Quoiqu'il s'agisse de trois espèces différentes, citrouilles, potirons et courge muscade présentent de nombreux points communs et sont souvent confondus. C'est pour cette raison qu'ici

nous allons parler de la courge d'une façon générale. La courge est appelée en arabe «قرع " ou يقطين».

La courge est originaire d'Amérique centrale et a été introduite en Europe au XVIe siécle par Christophe Colomb. Les courges sont cultivées partout dans le monde. La production mondiale annuelle serait d'environ 20 millions de tonnes. La Chine et l'Inde sont les plus gros producteurs de courge. Au niveau européen, l'Italie et l'Espagne sont de grands producteurs, alors que la France importe de la courge.

En Tunisie, s'agissant d'un légume tout à fait secondaire, les données relatives à la production et la culture de la courge sont rares, pour ne pas dire absentes. Le Groupement interprofessionnel des légumes (GIL) indique toutefois que la courge est cultivée dans plusieurs régions du pays : au Nord, au Cap Bon, au Sahel et au Centre-Ouest. La variété la plus cultivée est la Béjaoui, proche de la variété française musquée de Province (ou courge muscade, cucurba moschata). Le fruit est rond, aplati et côtelé, il pèse de 5 à 10 kg et mesure de 25 à 50 cm de diamètre. Sa couleur extérieure est verte et orange avec une chair orange, dense et épaisse au goût légèrement sucré. La récolte se fait d'août à septembre. C'est un légume d'automne qui se conserve bien et on le retrouve dans les magasins de fruits et légumes durant pratiquement toute l'année. En 2014, la Tunisie a exporté presque 3 000 tonnes.

La courge est botaniquement un fruit issu d'une fleur mais utilisé en cuisine comme légume du fait qu'elle n'est pas très sucrée comme le reste des fruits. On peut tout manger dans la courge, le fruit avec ses différentes parties : la peau, la chair, les graines et même les fleurs.

Les courges, un vrai régal et un excellent aliment santé

Cuisiné dans du couscous à l'agneau, un bon morceau de courge jaune donne au plat beaucoup de saveur et de goût. Une chakchouka aux courges est un plat national, populaire, rapide à préparer, peu cher et surtout très savoureux à déguster en toute saison.

Moyennant un peu d'imagination, la courge se prête à un ensemble de préparations tant salées que sucrées. Sur Internet, on trouve des dizaines de recettes à base de courge. Soupe et velouté, courge rôtie au four, purée, gratin, courge farcie, lasagne à la courge… Mais aussi tarte, gâteaux et même du jus. Elle peut également accompagner un ragoût ou un rôti de viande ou pour faire des sauces. C'est le légume préféré des végétariens et accompagne merveilleusement d'autres légumes comme les pommes de terre et

les légumineuses dans des plats bien épicés.

La courge est très riche en eau, contient très peu de protéines et de graisses mais assez de glucides. Elle est riche en fibres, en vitamines (A, B2, B6, B5, B9, C, K..), en minéraux (potassium, manganèse, cuivre, fer, phosphore, zinc…). Elle est faible en calories et contient de nombreux composés antioxydants protecteurs. Elle est pauvre en calories, rassasiante et convient à tous les régimes alimentaires. Il n'y a pratiquement aucune contre-indication et on peut en consommer à volonté.

Grâce à sa composition harmonieuse, riche en micronutriments, la courge est considérée depuis longtemps comme un aliment santé par excellence. Sa consommation permet d'améliorer la vision, le système immunitaire, le système nerveux, protège contre de nombreuses maladies et aide à prévenir les pathologies cardiovasculaires. La courge combat la constipation et favorise le bon fonctionnement du tube digestif. Son jus peut aider à réguler le cholestérol, le taux de triglycérides et la glycémie.

La courge est un aliment sain qui fait du bien à notre santé. On peut également l'utiliser pour des soins du visage et appliquer la citrouille en masque facial très bénéfique.

Les graines de la courge pour le plaisir et la santé

Les graines de la courge sont aussi intéressantes que la chair. On peut les consommer crues, nature, elles ont une saveur douce et agréable. On peut également les griller (les saler selon les goûts), les graines sont alors croquantes et ont une saveur noisette, délicieuse et très délicate. Riches en protéines et en lipides, elles sont nourrissantes et énergisantes. C'est unexcellent coupe-faim. On peut les consommer ainsi ou les utiliser pour décorer des gateaux ou les ajouter dans certaines recettes de cuisine salées ou sucrées.

Comme la chair de la courge, les graines sont pleines de bienfaits santé. Elles améliorent le transit digestif et permettent d'augmenter le bon cholestérol. Elles sont bénéfiques pour booster le système immunitaire. Elles ont des propriétés diurétiques et apaisent les troubles du système urinaire (infection, incontinence, énurésie…). Riches en fer, elles permettent de combattre l'anémie et la fatigue. Le magnésium aide à lutter contre le stress, l'anxiété et les crampes musculaires. Les graines de la courge aident à prévenir et guérir les légers troubles et hypertrophies de la prostate. Les graine sont également des propriétés vermifuges et peuvent même prévenir les caries dentaires.

Les graines de la courge, riches en tryptophane, aident à combattre les insomnies. Le tryptophane favorise la sécrétion de la mélatonine, hormone du sommeil. Il régule également l'humeur et les troubles dépressifs en participant à la sécrétion de la sérotonine. La richesse des graines en antioxydants aide à combattre le vieillissement cellulaire et certaines maladies comme les cancers. En consommer une poignée d'une façon quotidienne aide à se maintenir en bonne santé. On peut également préparer avec les graines, un savoureux lait de graines de courge en ajoutant de l'eau et en les faisant passer par un mixer, après les avoir trempées toute une nuit.

Les graines de courge peuvent se décliner en compléments alimentaires sous forme

de poudre, d'extraits bioactifs concentrés ou d'huiles riches en acides gras polyinsaturés (oméga 3 et oméga 6), disponibles en parapharmacie.

L'huile des graines de courge est un allié beauté remarquable. Très riche en éléments actifs bienfaisants, elle est très utilisée en cosmétique et permet de formuler une gamme de soins capillaires et cutanés.. Pour les soins de la peau, elle préserve le collagène et prévient la formation des rides. Elle maintient l'hydratation, l'élasticité et la souplesse du tissu cutané, répare la peau abîmée et combat irritations, inflammations et rougeurs. Elle donne douceur, souplesse et éclat au tissu cutané. En soins capillaires, l'huile ralentit la chute, stimule la pousse des cheveux et combat l'hyperséborrhée en cas de chevelure grasse.

Les courges du monde

1 • Le Coran parle de la citrouille (Sourate As-Saffat, verset 146) dans le récit du prophète Younous (Jonas pour les chrétiens) qui resta dans l'obscurité du ventre d'un grand poisson durant quarante jours. Il fut rejeté sur le rivage très amaigri et malade. Allah lui envoya un plant de citrouille qui l'abrita avec ses grandes feuilles et le nourrit avec ses fruits nutritifs et délicieux, ce qui le sauva, et il a retrouvé rapidement sa santé et sa vitalité.

وَأَنۢبَتۡنَا عَلَيۡهِ شَجَرَةٗ مِّن يَقۡطِينٖ

2 • Les citrouilles ont été, depuis très longtemps, la vedette de la fête Halloween qui se tient, chaque année, le 31 octobre et célébrée dans de nombreux pays catholiques. Durant cette fête, la citrouille est sculptée en têtes horrifiantes, et installée, avec une bougie à l'intérieur, dans la maison ou le jardin. L'idée est de recréer des monstres dans la nuit pour effrayer les esprits malveillants qui rôdent autour des humains.

3 • La courge éponge, luffa ou loofah, est une espèce de courge qui n'est pas consommable. Laissée au soleil, le fruit allongé se déshydrate et laisse un tissu fibreux, spongieux et rugueux. Cette éponge naturelle végétale permet, dans la salle de bain, un gommage cutané doux et efficace. En cuisine, on peut l'utiliser pour faire la vaisselle et récurer les casseroles. Elle peut être destinée à de multiples autres usages pour ses propriétés absorbantes et gommantes.

4 • La calebasse ou gourde pèlerine est une courge grimpante tropicale. Le fruit a la forme d'une bouteille à col plus ou moins long. Séché au soleil, la peau devient très dure comme du bois. Le fruit, vidé de ses graines, est utilisé pour fabriquer divers objets de cuisine (gourde, louche, saladier…) et même des instruments de musique.

5 • Certains pays organisent un concours de la plus grosse citrouille. L'année dernière, lors d'un concours organisé en Californie, un cultivateur a exposé une citrouille gigantesque pesant 1 247 kg en battant un précédent record établi en Italie en 2021 d'une citrouille géante de 1 226 kg. Le gagnant a obtenu une jolie somme de 30 000 dollars et pourra vendre les graines de sa citrouille à un prix d'or pour des amateurs du concours.

6 • On connaît tous l'histoire de Cendrillon et le carrosse que sa fée avait créé à partir d'une citrouille du jardin, pour aller au bal du roi.

La consommation mondiale de la courge ne cesse d'augmenter en rapport avec une prise de conscience de ses bienfaits pour la santé. En Tunisie, la courge occupe très peu d'espace. Pourtant, c'est un légume très intéressant qui doit être réhabilité, mieux considéré, développé et valorisé. La courge présente un grand potentiel tant pour l'exportation que pour la consommation locale. La production de graines, soit pour la consommation directe, soit pour l'élaboration de compléments alimentaires ou de cosmétiques, est un créneau fort intéressant et lucratif.

R.B.

mg

يفرّح قلبك كل يوم

أكثر من 140 منتجة

ELU PRODUIT DISTRIBUTEUR DE L'ANNÉE 2024
PAR LES CONSOMMATEURS EN TUNISIE

أحسن mg J'aime QUALITE بأحسن سوم

ELU PRODUIT DISTRIBUTEUR DE L'ANNÉE 2024

La Table de la Côte, itinéraire gourmand à travers la Côte Est de la Tunisie
de Malek Labidi, 420 pages
Prix : 60 DT

Un festin des sens
à "La table de la Côte"

Poursuivant ses *«itinéraires gourmands à travers le patrimoine culinaire de Tunisie»*, Malek Labidi et son équipe nous invitent à *«La table de la côte»*. Du Cap Bon à Mahdia, en passant par Sousse et Monastir, elles nous font savourer les délices d'un terroir si riche et varié, si merveilleux, agrémenté de ses mets et plats, de ses arômes et douceurs. Après *La table du Nord*, paru début 2024, elles poussent leur balade de gourmets sur le littoral de la côte Est du pays. La mer vient baigner des vergers-jardins qui, aux pêches d'une saveur inégalée, ajoutent de véritables friandises de la nature. Un régal pour les palais les plus fins.

Tout s'associe, s'assaisonne, se marine, et se mijote dans une symphonie culinaire. Une expérience gastronomique simple, ingénieuse et toujours exceptionnelle. Malek ne fournit pas des recettes, mais raconte un pays, restitue la vie de famille, célèbre un art de vivre. Tout au long de 400 pages, illustrées avec raffinement, on plonge dans une imprégnation succulente de goûts, d'odeurs, d'arômes, d'épices, de légumes, de fruits, de viandes, de poissons, de blé, d'orge, de pâtes et d'huile. Festin des sens, émerveillement de l'âme, suspension du temps…Tout cela à la fois.

Cet immense plaisir, on le doit d'abord à Malek Labidi, dans sa curiosité, sa générosité, sa sensibilité et son talent. Fille de juriste et illustre ambassadrice, et d'un pionnier des systèmes d'information, cette diplômée de Paris-Dauphine a préféré les arts culinaires à l'économie et la finance pour donner libre cours à sa passion. Habile derrière les fourneaux, douée et innovante, elle décrochera son diplôme à l'Institut Paul Bocuse à Lyon. Se donnant pour mission de répertorier le patrimoine culinaire tunisien et de le sauvegarder, elle entraînera avec elle dans cette aventure Nadia Dimassi, directrice opérationnelle. Diplômée elle aussi de l'université de Paris Dauphine, Nadia est, à ses côtés, la cheville ouvrière au quotidien. Un photographe de talent s'adjoint à l'équipe, Béchir Zayene. Habitué à la mode, il exerce son regard à la beauté de la nature et aux trésors de ses richesses soigneusement mises en harmonie.

Dans cette œuvre si noble et si agréable, Malek a su entraîner également la Fondation BIAT qui lui apporte, au-delà du soutien financier, un appui précieux sous de multiples formes. Ses dirigeants et bienfaiteurs, si efficaces et discrets, ont la grande satisfaction d'accomplir une incessante action plurielle. En attendant les tomes suivants.

Au grand bonheur des lecteurs, des gourmets et du terroir.

3

Pâtisserie

Nougat glacé

Gourmand et frais, le nougat glacé est le dessert idéal pour une recette à la fois innovante et facile à faire. La chantilly bien frappée se mêle aux blancs d'œuf montés en neige pour un nougat riche et doux. Les fruits secs délicatement torréfiés, enrobés de caramel et concassés, ajoutent du croquant à l'ensemble. Ne nécessitant pas de matériel spécialisé, la recette suivante permet de préparer un dessert glacé pour l'été sans sorbetière ou ingrédients spécifiques. La décoration finale pourra également comprendre des morceaux de fruits secs caramélisés et du miel, pour un visuel plus appétissant.

Innovante

Salade de mhamsa. oranges et crevettes

L'originalité de cette recette réside dans l'utilisation de la mhamsa similaire à un boulgour, en tant que base pour une salade composée. L'ajout de suprêmes d'oranges et de crevettes apporte une touche fruitée et délicate à cet aliment au goût neutre. La vinaigrette, l'aneth, le concombre et la graine de courge complètent l'ensemble et résultent en une salade à la fois élégante et surprenante.

Innovante

Salade de pourpier aux figues

Le pourpier offre une saveur unique et distinctive. Ses feuilles charnues sont croquantes, ce qui crée un contraste agréable avec son goût vif. Cette combinaison de texture juteuse et de saveur acidulée en fait un ingrédient rafraîchissant pour les salades estivales. Le pourpier a une saveur fraîche qui se marie parfaitement avec des fruits de saison, créant ainsi des recettes légères et gourmandes.

Innovante

Salade de chèvre et fraises de Korba

Associer les fraises au fromage et aux herbes peut paraître incongru. Pourtant, ça marche et le résultat est un parfait équilibre de gourmandise. Les fraises sucrées de Korba apportent une touche fruitée et rafraîchissante, tandis que le fromage de chèvre ajoute de l'onctuosité et de la richesse à la texture de la salade. Les herbes rehaussent l'ensemble et donnent à cette salade une note herbacée.

Innovante

Espadon grillé. sauce vierge

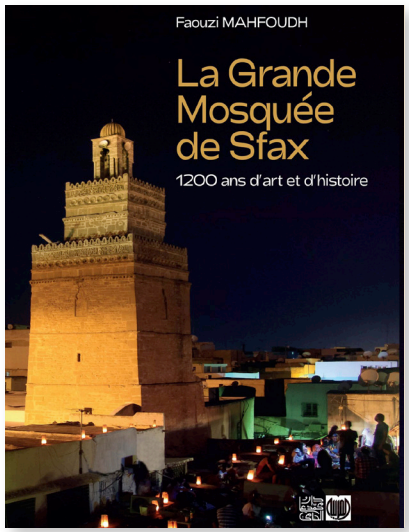
L'espadon, ce noble poisson, occupe une place spéciale en Tunisie, où il est apprécié malgré sa cuisson délicate, qui le rend vulnérable au dessèchement. C'est la raison pour laquelle, afin de préserver toute sa tendreté, il est recommandé de le cuire rapidement, environ 2 minutes de chaque côté. Dans cette préparation, il est accompagné d'une sauce vierge, confectionnée à partir d'une huile d'agrumes parfumée, qui se révèle idéale pour d'autres préparations. Cette huile est ensuite agrémentée d'herbes fraîches et de jus de citron, créant ainsi une combinaison qui apporte une sensation de fraîcheur et une note acidulée qui se marient harmonieusement avec le poisson. Cette recette estivale, simple à réaliser, évoque à merveille les saveurs méditerranéennes, et il est bon de noter que la sauce vierge peut être préparée à l'avance pour plus de commodité.

E-PAY

UNE CARTE VIRTUELLE
DES AMBITIONS RÉELLES

@ArabTunisianBank

www.atb.tn



La grande mosquée de Sfax 1200 ans d'art et d'histoire
De Faouzi Mahfoudh
Editions Mohamed Ali Hammi, 2024,
230 pages, 30 DT

La grande mosquée de Sfax enfin mise en lumière

La question reste sans réponse ! Pourquoi la grande mosquée de Sfax est restée si longtemps marginalisée, négligée, si peu connue dans son histoire, son patrimoine architectural et ornemental, ses oulémas et son rôle central dans la vie quotidienne de la ville, des siècles durant ? Ce monument islamique, qui a célébré en 2015 son 1200e anniversaire, n'est-il pas l'un des plus anciens du pays ? Construite par les Aghlabides, 14 ans après la mosquée de Kairouan, 2 ans avant celle de Sousse et 15 ans avant la Zitouna, bien que l'édifice originel n'ait pas vécu longtemps et fût reconstruit en 378/988, elle constitue une pièce maîtresse de notre patrimoine, et fait partie du génome de nombreuses générations successives. Jusque-là, hormis des mentions éparses, des recherches universitaires spécifiques et des articles scientifiques spécialisés, aucun ouvrage ne lui a été dédié.

Il aura fallu attendre qu'un enfant de la ville de Sfax, le professeur Faouzi Mahfoudh, revenant sur ses années de jeunesse dans les ruelles, les souks et les édifices de la médina, rattrape ce déficit d'histoire et accomplisse ce devoir d'exploration et de mise en lumière. Dans un ouvrage intitulé *La grande mosquée de Sfax, 1200 ans d'art et d'histoire* (Editions Mohamed Ali Hammi), il nous fait découvrir les trésors inexplorés d'un monument qui fait référence. Il s'y exerce avec érudition, rigueur et talent. Professeur universitaire, Faouzi Mahfoudh, titulaire d'un doctorat en archéologie et civilisation islamiques, de l'Université Paris IV, Paris Sorbonne, est spécialiste en histoire médiévale, archéologie islamique, histoire de l'art et géographie historique de l'Ifriqiya médiévale. Jusqu'à tout récemment, il a été directeur de l'Institut national du patrimoine de Tunisie. Dans les documents étudiés aux Archives nationales, il retrouve la trace de son arrière-grand-père, Hassan Ben 'Ali Ben Mahfoudh, tisserand, qui avait vécu *«désenchanté et désarmé devant le drame de la colonisation française»*. Il lui dédiera ainsi qu'à ses ancêtres, à sa famille et à sa ville, ce « modeste travail », en fait, précieux.

Méthodique, Faouzi Mahfoudh établit l'état des connaissances, restitue la place de la mosquée au cœur de la cité dans une ville religieuse, revient sur les origines de la construction et de la reconstruction, détaille la réédification, présente des documents exceptionnels, et retrace les restaurations ainsi que le dédoublement de la superficie. Le chercheur rigoureux se double d'un auteur talentueux, le récit historique, documenté, est appuyé par une riche illustration.

L'ouvrage est instructif, très agréable à lire.

• **Faouzi Mahfoudh**

Bonnes feuilles

Une histoire nationale palpitante et captivante de 1200 ans

«À travers cette pérégrination, nous avons voulu montrer aux lecteurs et amateurs de monuments historiques que la Grande Mosquée de Sfax occupe une place très importante dans l'histoire de la ville et au-delà dans l'histoire de l'art musulman. C'est un édifice emblématique, qui se dresse au cœur de la médina. Il fut érigé à l'époque même de la fondation de la cité, aujourd'hui plus que millénaire. Du fait de son existence dans une métropole qui dominait d'une manière exceptionnelle sons arrière-pays proche et lointain, il rayonnait, voire trônait, sur toute une région. Cette ancienneté et ce statut privilégié font de lui l'édifice le plus sacré et le plus vénéré. Avant la multiplication des mosquées à khotba au XIXe siècle, il était fréquenté, non seulement par les habitants de la médina fortifiée, mais aussi par tous ceux qui résidaient dans les campagnes environnantes et qui ne disposaient pas d'endroits pour célébrer la prière commune du vendredi. Nous sommes certains - et nous pouvons le dire sans risque d'erreur - que tous les adultes de la médina et de ses alentours l'ont connue et visitée pour y accomplir leur devoir cultuel.

Les habitants lui vouaient une considération singulière, et le temple était omniprésent dans les différentes étapes et circonstances de leur vie ; ainsi, les naissances, les mariages, les décès, les fêtes et tous les moments forts de la société y étaient célébrés. Le commerce des produits de luxe : livres, textile et parfums se faisait presque sous ses murs. Monument symbole, ancré dans le cœur de la société, il s'illustra lors de l'invasion normande et servit de camp et de quartier général pour les combattants d'alors qui refusaient que leur ville fût occupée par des chrétiens. Tous les gouverneurs de la ville y ont été investis ; c'était aussi le lieu où la justice était rendue, où l'enseignement était dispensé, où les débats théologiques et les affaires de la communauté étaient examinés. Toute la population pouvait y puiser de l'eau, surtout lors des épisodes de sécheresse, et lui offrir denrées alimentaires, livres, mobiliers et argent. Aucun monument n'a eu autant de biens de mainmorte constitués en sa faveur. Les érudits et les savants musulmans qui se sont rendus

à Sfax l'ont visité et décrit. C'était l'attraction absolue, le refuge et l'asile des émigrés et des sans-abri. Ce fut également un modèle architectural imité un peu partout, dans Sfax et au-delà...

(…)

Des joyaux insoupçonnés

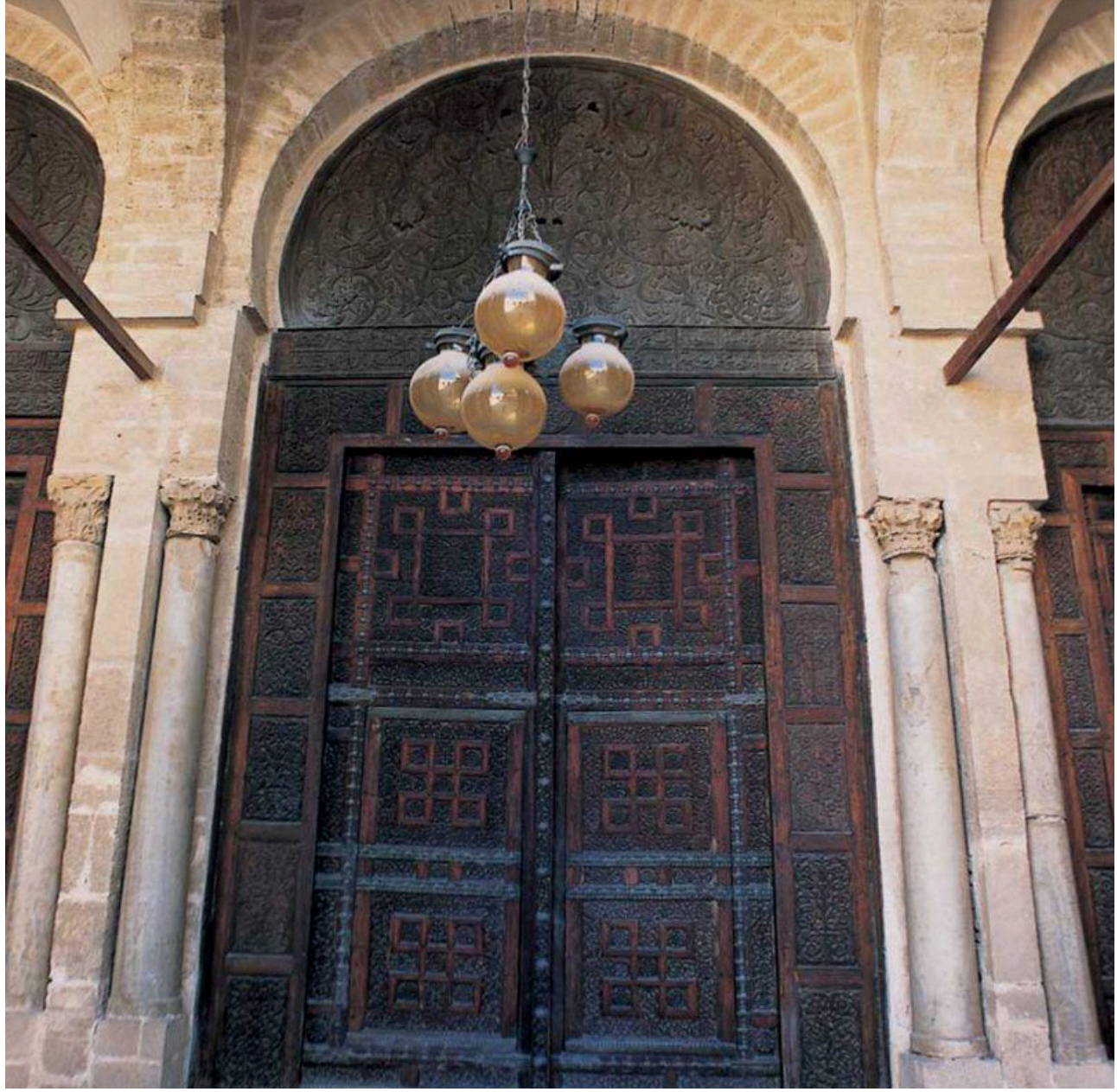
Un monument riche qui a une longue histoire de 12 siècles, et qui renferme des joyaux insoupçonnés :

• Un minaret atypique par son allure et son décor,
• Un mihrab ziride remarquable qui est resté caché plus de deux siècles sous une épaisse couche de mortier,
• Des coupoles à trompes d'angles qui feront école un peu partout,
• Une façade orientale unique par son agencement et son allure qui révèle une ingéniosité à profiter des éléments simples comme les arcs et les listels,
• Un mihrab ottoman d'une facture assez étrange...
C'est aussi un bâtiment éclectique qui est à la croisée des chemins entre trois grandes métropoles : Kairouan, Mahdia et Le Caire. Chacune de ces trois grandes capitales de l'Islam constituait un courant artistique majeur du monde de l'Islam. La mosquée de Sfax représente une heureuse synthèse de l'architecture ifriqiyenne et orientale. Elle se voulait aussi une rencontre entre islam sunnite et islam chiite, mais aussi entre musulmans et chrétiens. Plusieurs documents de premier ordre attestent cette prédestination : l'inscription de fondation, le bas-relief aux paons et l'autel en sigma sur la façade principale, les fûts de colonnes inscrits dans la salle de prière, les chapiteaux historiés en avant du mihrab, le bas-relief en forme de mihrab dans le minaret, les inscriptions de l'époque de Hammū mais aussi celles de l'époque hafside...

(…) Le monument ne compte pas moins d'une vingtaine de documents archéologiques hors pair, éclairant l'histoire du sanctuaire, mais aussi celle de Sfax et de la Tunisie. Chaque document permet d'aborder un sujet particulier et chaque objet raconte une histoire. Ainsi, les inscriptions du IXe siècle nous ont montré la parenté qu'il y a eu entre l'art de Sfax et celui de

Kairouan. Elles nous ont montré que la Mosquée du IXe siècle était hypostyle et qu'elle reprenait dans ses grandes lignes le plan de la mosquée de Ziyadat Allah Ier. On recourait déjà aux matériaux de remploi. Le bas-relief incrusté sur la tour du minaret et qui dessine un mihrab en forme de coquille confirme cet avis. Il nous renseigne sur le premier mihrab qui a dû être, selon toute probabilité, assez semblable à la niche kairouanaise, puisqu'il devait reprendre ses grandes lignes. A ce moment-là, la ville de Kairouan était le centre de rayonnement artistique et ses liens avec Sfax étaient très intenses.

Le bas-relief byzantin, quant à lui, montre le désir d'embellir la Mosquée mais aussi la volonté des premiers Zirides de mener une politique conciliatrice à la fois à l'égard de leurs sujets chrétiens mais aussi et surtout envers leurs maîtres du Caire. En effet, nous avons vu que le motif du paon est doté d'une forte symbolique chez les chrétiens mais aussi chez les Fatimides du Caire.



(…) Le mihrab de la salle ziride ainsi que la façade orientale avec sa décoration et son ordonnancement insolites nous donnent une idée sur l'importance des influences artistiques de Mahdia sur l'art religieux de Sfax. Les niches plates et incurvées, les cannelures, les coquilles, les frises dentelées sont devenues les éléments décoratifs les plus utilisés. Le décor de pavement en vogue au temps des Aghlabides, coûteux et difficile à réaliser, est délaissé pour un répertoire plus simple et plus facile à réaliser et qui fera le bonheur des artistes tunisiens des siècles durant.

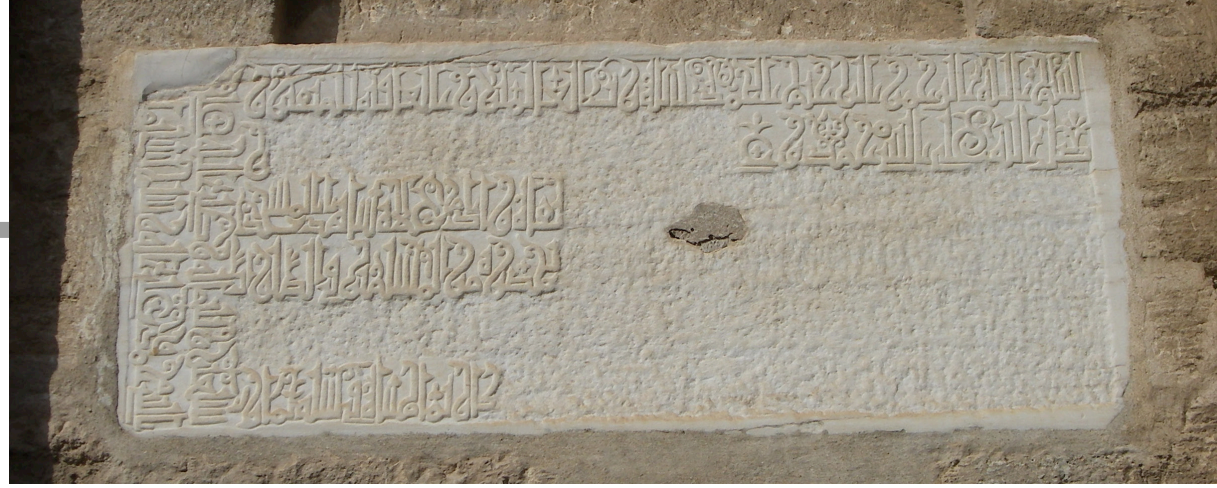
Les Quṭṭī et les Mnif

(…) L'inscription de Hammū ibn Malil, datée de 478/1085, illustre l'importance de la politique édilitaire d'un prince local qui a voulu dominer sa région et conquérir le pouvoir de Mahdia. Il se présentait et se conduisait en tant que roi incontesté, et c'est à ce titre qu'il réalisa des grands travaux dans la Mosquée. Celle-ci est devenue non seulement un lieu de culte emblématique mais aussi et surtout un symbole de domination et de détention d'un pouvoir. A Hammū revient donc le mérite d'avoir refait la galerie narthex et le décor du minaret. Son œuvre corrige les idées que nous avons de ces principautés locales souvent perçues comme incultes. Les Barghawata de Sfax, autant que les Khorassanides de Tunis, ont été des bâtisseurs et des monarques absolus.

Les inscriptions hafsides révèlent les noms de quelques familles constructrices de la ville. Les Quṭṭī et les

Mnif ont marqué de leur empreinte la Grande Mosquée de la ville de Sfax mais aussi presque tout le sud tunisien: on les trouve à Gafsa, à Gabès et à Tozeur. Ils furent, à n'en pas douter, des entrepreneurs publics au service du pouvoir ; ils ont exporté leur savoir-faire là où ils étaient. La plus ancienne attestation des Mnif se trouve dans notre Mosquée ; elle date de 1425. Elle sera suivie par une autre que nous connaissons à travers un document d'archives datant de 1425 et qui évoque un certain Ahmad Mnif possédant un atelier de menuiserie à l'étage, dans le souk dédié à cette profession (ANT, C2-carton 31- dossier 105). A l'époque ottomane, les membres de la famille dominent encore le secteur de la construction.

(…) La Grande Mosquée a su, à elle seule, garder tout le répertoire artistique de la ville, depuis l'Antiquité en passant par les premières dynasties arabes de l'époque médiévale et jusqu'aux derniers Ottomans.



Ce monument symbolique de la ville servira de prototype et de référence. Il sera la source d'inspiration inépuisable, non seulement pour la ville de Sfax mais aussi pour les autres villes tunisiennes. C'est ainsi par exemple que les oratoires de la ville ont toujours tendance à se doter d'une réplique de son mihrab.

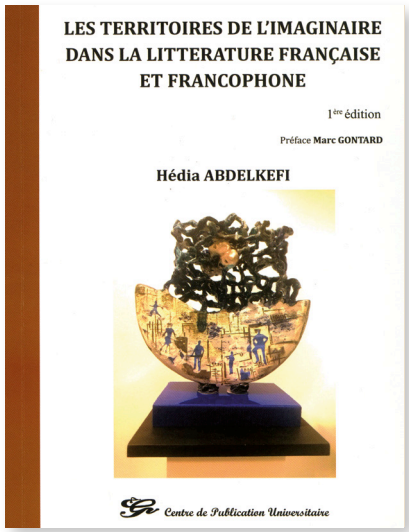
Une histoire nationale palpitante et captivante de 1200 ans

L'influence de Sfax va se sentir à la Grande Mosquée de Kairouan où des portes tout à fait similaires ont été exécutées par des artisans sfaxiens pour embellir les entrées sous la galerie narthex (Saladin, 1899, p.91). Jacques Revault soutient que les Sfaxiens ont appris la technique de sculpture du bois des maîtres ottomans; ce qui montre le degré d'intégration de la ville dans

le système du monde de l'époque. (Revault, 1948, p.458). Il est bien possible que le fait que les Sfaxiens aient été en étroite liaison avec le monde oriental, surtout l'Égypte et la Turquie, a amélioré leur compétence. Le musée de l'Art traditionnel de Sfax garde encore un moucharabieh importé d'Égypte au XVIIIe siècle. De nos jours, les Sfaxiens sont considérés encore comme étant les meilleurs de Tunisie dans le travail et la sculpture du bois.

Une comparaison rapide entre la Mosquée de Sfax et celle d'al- Hakim au Caire, construite vers 990, c'est-à-dire à la même époque que la nôtre, montre combien les deux villes puisaient en tout cas dans un même fond commun. L'art à Sfax s'est manifestement très orientalisé depuis les Zirides. Il le restera des siècles durant.

Voilà comment un monument ignoré à l'échelle locale, mais reconnu par ailleurs, raconte une histoire nationale palpitante et captivante de 1200 ans.»



Les territoires de l'imaginaire dans la littérature française et francophone
de Hédia Abdelkéfi
Centre de publication universitaire, 2024,
140 pages, 15 DT

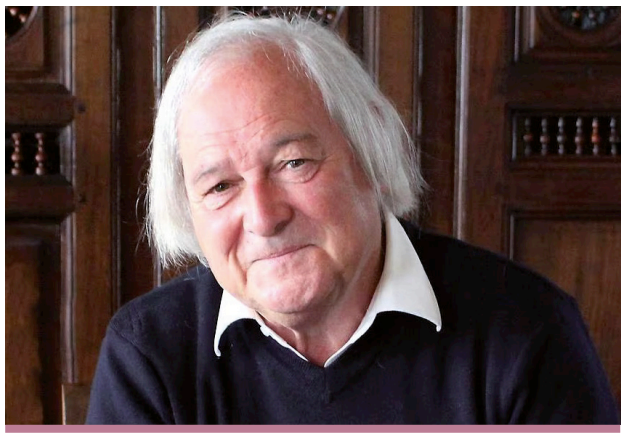
L'imaginaire à explorer dans la littérature francophone

De quoi est composé l'imaginaire qui sous-tend la littérature en langue française dans ses différentes expressions ? Quels sont ses territoires et que portent ses représentations? C'est à cette quête bien complexe que s'est exercée Hédia Abdelkéfi, professeure émérite de littérature française à l'Université de Tunis El Manar, dans un ouvrage fouillé intitulé : *Les territoires de l'imaginaire dans la littérature française et francophone*, récemment édité par le Centre de publication universitaire.

«Le point de départ, écrit en préface Marc Gontard, *examine l'opposition traditionnelle entre science et imaginaire pour mieux la déconstruire.»* Professeur émérite et président honoraire de l'Université Rennes 2, il poursuit : *«En littérature, la poésie apparaît sans doute comme la pratique d'écriture où l'imagination créatrice se manifeste le plus directement, la métaphore restant la figure qui révèle le mieux les insuffisances du langage en installant le trope comme « vision » pour combler une impuissance à signifier. En ce sens le choix de Mallarmé pour qui «la poésie rémunère le défaut de langues»* est loin d'être anodin. Et le fragment qui sert de point de départ à la réflexion : *«dans le doute du jeu suprême»*, nous déporte au cœur même de la problématique.

«Une autre forme de l'imaginaire du divin, souligne Marc Gontard, apparaît dans un exemple, emprunté cette fois à Pierre-Jean Jouve, dans un roman qui suit sa crise religieuse de 1925, il s'agit de Paulina 1880. Ce qui intéresse Hédia Abdelkéfi dans ce roman, c'est d'abord le rôle du corps dans l'ouverture à la divinité à travers l'expérience mystique. Et l'imaginaire romanesque s'efforce ici de représenter, à travers la souffrance, la sublimation de l'éros en illumination. Mais surtout, dans l'analyse de ce roman, Hédia Abdelkéfi se penche sur l'apparition dans le texte d'un second système sémiotique, d'ordre iconique. En effet, lorsque le langage ne parvient plus à énoncer la sacralité, c'est l'image qui prend le relais et notamment deux figures, celle de la croix et celle d'un médaillon, relique de Saint-Vincent de Paul, qui deviennent les supports non verbaux de l'émotion religieuse. Dans l'exploration des limites de la conscience, l'imagination peut s'investir dans des supports qui compensent l'insuffisance du langage, déjà perçue par Mallarmé.»

«Avec Les gens du Balto, de Faïza Guène, écrit le préfacier, *Hédia Abdelkéfi aborde la question de l'imaginaire des langues, à partir de ce qu'elle*



• **Préface Marc Gontard**

appelle «l'alter-langue». En effet, dans une cité de la banlieue parisienne perçue comme lieu d'identification, sinon d'identité, le sujet doit se construire dans une tension entre les voix qui l'habitent et celles qui le décentrent dans sa relation à l'autre, lui-même hybride et composite… Dès lors, la langue (ici le français) doit composer non seulement avec les racines maghrébines du sujet issu de l'immigration, mais avec toutes les langues qui composent un environnement trans-social et multiethnique, y compris avec les pratiques langagières issues des nouvelles technologies de la communication et des réseaux sociaux. Le roman de Faïza Guène, plurivocal et hétéroglossique, nous invite ainsi à réfléchir sur le nouvel imaginaire des langues qui les déportent, dans une sorte de mouvement centrifuge, vers un dehors toujours plus composite, bien loin des langues-racines (le grec et le latin pour le français) qui sont longtemps restées les références normatives de la grammaire et du bon usage.»

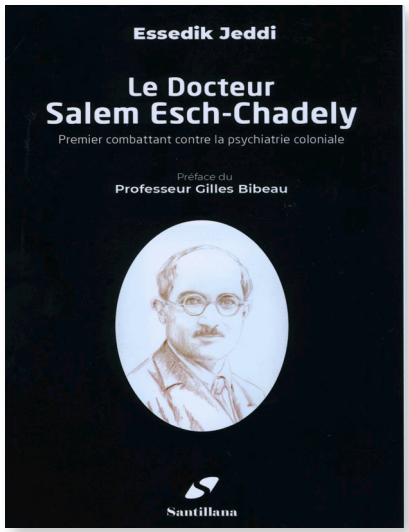
Sa conclusion donne à lire cet ouvrage : «*Un travail exigeant sur l'une des facultés humaines les plus attachantes et les plus mystérieuses, à partir d'un point de vue littéraire qui nous déporte sans cesse hors de ses limites, de la pensée scientifique au divin, en passant par la littérature. Et du langage aux formes qui l'excèdent et qui le ''spatialisent'' …* »

• **Hédia Abdelkéfi**

Bio express

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Tunis, Hédia Abdelkéfi est professeure émérite de littérature française à l'Université de Tunis El Manar, où elle a fondé l'Unité de recherche Intermédialité, Lettres et Langages (I2L).

Spécialiste de l'œuvre romanesque de Pierre-Jean Jouve et de la poésie de Jean de Sponde, elle a publié de nombreuses études sur la poésie et la fiction françaises et francophones. Sa curiosité éclectique l'a conduite à explorer les relations entre littérature, culture et arts. Ses recherches actuelles se concentrent sur des thèmes transversaux qui interrogent les enjeux majeurs de la société au tournant du XXIe siècle.



Le Docteur Salem Esch-Chadely, premier combattant conte la médecine coloniale
du docteur Essedik Jeddi
Editions Santillana, 2024, 90 pages, 15 DT

Le long combat contre la psychiatrie coloniale

Au moment où l'hôpital Razi célèbre en cette année 2025 son centenaire, le Dr Essedik Jeddi nous rappelle dans un livre bien documenté le parcours et la pensée militante d'un pionnier de la médecine psychiatrique. Sous le titre de *Le Docteur Salem Esch-Chadely, premier combattant contre la médecine coloniale* (Editions Santillana), il revient aux bases de cette conception inappropriée longtemps exercée en Afrique du Nord et passe en revue les combats menés pour s'y opposer. Dans sa préface, le professeur Gilles Bibeau n'hésite pas à écrire en préface que cet ouvrage met la psychiatrie coloniale en procès.

Professeur émérite au département d'anthropologie à l'Université de Montréal, il écrit : *«Ce livre courageux explore les sources de l'image péjorative du Maghrébin qui fut celle des psychiatres coloniaux et dénonce, avec des arguments solides, la légitimation scientifique qu'ils apportèrent à leurs pratiques raciales de prise en charge en s'appuyant sur de prétendus fondements biologiques censés expliquer le «primitivisme» et l'«impulsivité´ criminelle»* des diverses composantes de la population du Maghreb. Par ses théorisations racistes du champ du psychisme, la psychiatrie coloniale a soutenu la pérennisation du colonialisme auprès des Maghrébins décrits sous les vocables génériques interchangeables de Nord-Africains, de musulmans ou encore d'indigènes.»

«Le docteur Essedik Jeddi, souligne-t-il, *prolonge ici ses réflexions amorcées dans ses ouvrages antérieurs en se mettant cette fois en dialogue avec les historiens qui se sont penchés, dans l'esprit de l'Histoire de la Folie (1961) de Michel Foucault, sur la nature du regard porté par les psychiatres coloniaux sur les personnes dites «aliénées» qu'ils «soignèrent» dans l'absence de toute écoute à l'égard de la parole de ces malades. Dans sa présentation de la figure du Docteur Salem Esch-Chadely qui fut le premier psychiatre tunisien à mener le combat contre la psychiatrie coloniale, Essedik Jeddi fait écho à la pensée d'Edward W. Said, l'éminent professeur d'origine palestinienne de l'université Columbia (disparu en 2003), qui a déconstruit, dans L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident (1978), le discours occidental sur les civilisations orientales, notamment celle d'Afrique du Nord. Ce livre d'Edward*

• **Dr Essedik Jeddi**

• **Préface Pr Gilles Bibeau**

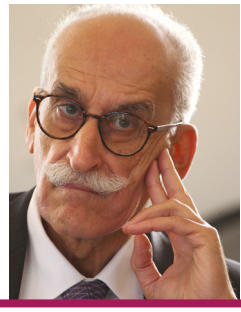
Said aujourd'hui considéré comme une œuvre pionnière de la pensée post-coloniale sert en quelque sorte d'horizon aux réflexions du docteur Jeddi qui a toujours été un fervent admirateur de cet auteur.» (…)

Le combat du Docteur Salem Esch-Chadely est présenté, à travers les oppositions et les outrages qu'il a endurés, comme l'œuvre de résistance du premier psychiatre tunisien à la psychiatrie coloniale française qui a provoqué, en rejetant la langue et les savoirs arabes, une puissante désubjectivation des Maghrébins. Sans jamais basculer dans l'hagiographie, Essedik Jeddi présente la vie du Docteur Salem Esch-Chadely comme celle d'un penseur qui a dénoncé la complicité´ de la psychiatrie coloniale reliant racisme et colonialisme, et comme celle d'un militant qui a inscrit son action dans un temps marqué par la violence de l'effacement des savoirs médicaux arabes provoqué par le système colonial.» (…)

Avant même la critique acerbe adressée à la psychiatrie coloniale française par le psychiatre Frantz Fanon au chapitre V (*«Guerre coloniale et troubles mentaux»*) de son ouvrage Les damnés de la terre (1961), le Docteur Salem Esch-Chadely avait déjà commencé à instruire le procès de la psychiatrie coloniale française. En tant que psychiatre d'origine antillaise, Frantz Fanon avait déjà produit, dans son premier livre Peau noire, masques blancs (1952), une réflexion décisive sur les effets aliénants du rapport colonial et de la violence de la situation de domination sur la psychologie du colonise´. Mais il faut relever un étrange paradoxe concernant l'écho suscite´ par les travaux de Fanon et l'héritage de son œuvre de psychiatre dans les milieux psychiatriques du Maghreb. Ses écrits ont en effet trouvé plus d'écho a` l'étranger qu'au Maghreb où le milieu psychiatrique a vu en Fanon le héros des luttes anticoloniales d'indépendance de l'Algérie et le théoricien du tiers-mondisme plutôt que le psychiatre critique qui a dénoncé, à la fois la psychiatrie coloniale de l'École d'Alger et son mode de fonctionnement hospitalier, ceci, pour introduire la psychothérapie institutionnelle dans le nouvel hôpital psychiatrique qu'il allait diriger à Blida. Puis, en se retrouvant à Tunis, Frantz Fanon allait entamer un début de transformation du fonctionnement asilaire de l'hôpital Razi de la Manouba, où il allait dénoncer la légitimation *«scientifique»* des préjugés raciaux faite par la psychiatrie coloniale.

«À *travers de nombreux faits d'armes, Essedik Jeddi montre comment le docteur Salem Esch-Chadely s'est carrément opposé à la caricature du sujet maghrébin mis en avant par des psychiatres qui se révélèrent incapables de comprendre les références civilisationnelles à partir desquelles les Maghrébins construisaient leur identité»*(…)

«Un autre apport original de cette thèse est constitué par la documentation élargie qu'elle propose du mouvement de contestation de la psychiatrie coloniale en Afrique du Nord et du rôle qu'y joua la figure flamboyante incarnée par Frantz Fanon aux yeux de la postérité qui est la plus radicale des voix de la contestation à l'époque. En publiant son ouvrage sur la résistance du docteur Salem ben Ahmed Esch-Chadely, Essedik Jeddi montre que Frantz Fanon ne fut ni une voix unique, ni une voix isolée.»

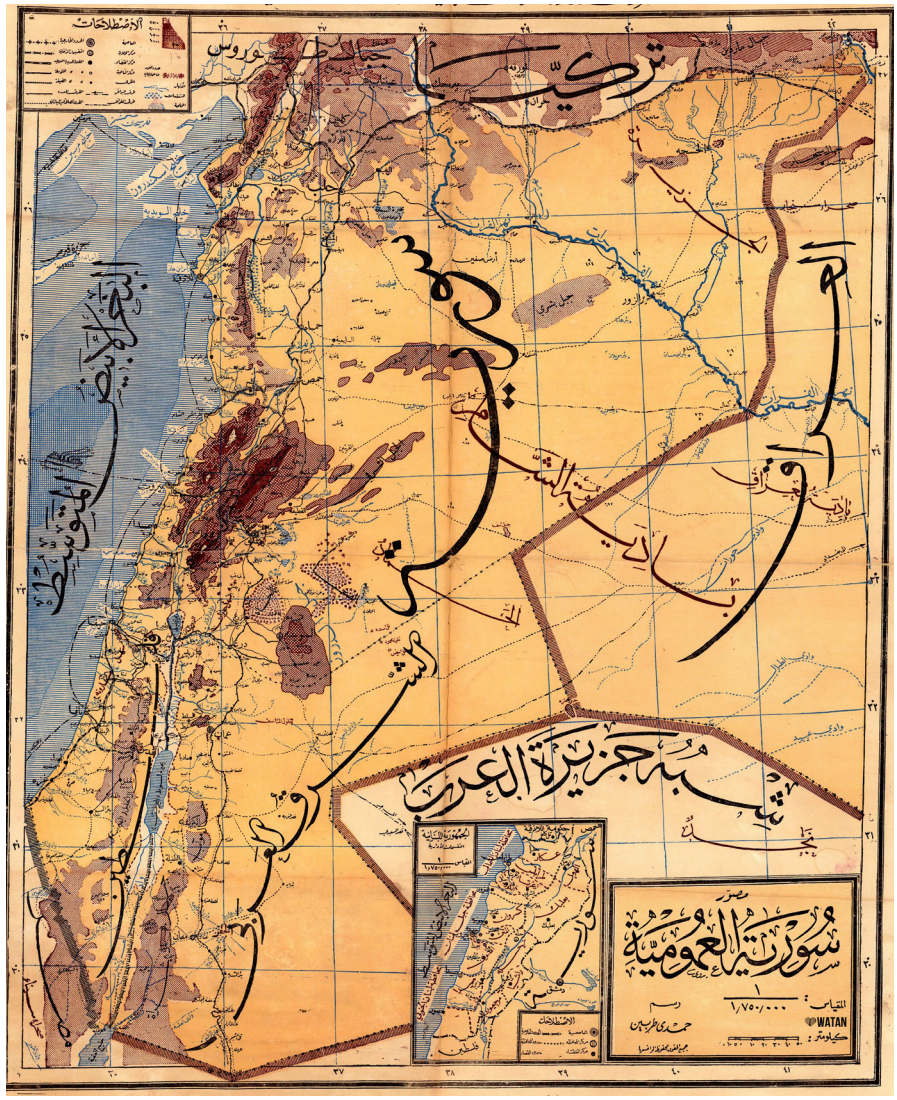


La Syrie
Du passé au présent

• Par Mohamed-El Aziz Ben Achour

■ Audience d'une ambassade vénitienne à Damas à l'époque mamelouke (tableau attribué à Gentile Bellini 1429-1507)

Dans la tourmente que vit le malheureux Moyen-Orient, l'existence, largement reprise par les médias, de sigles, d'acronymes obscurs ou de titres pompeux tels que HTC (ou HTS), Organisation de libération du Châm née d'une fusion entre le Front Al Nosra, Liwa al Haq (l'Etendard de la Vérité) et d'autres groupes terroristes ; ou encore Daech ou ISIS (Etat islamique en Irak et au Châm), ajoute aux difficultés qui, pour de nombreuses personnes, entravent la compréhension de la descente aux enfers d'un pays - la Syrie - martyrisé par la tyrannie, le terrorisme islamiste et les manœuvres étrangères. Aussi nous a-t-il paru utile d'évoquer son histoire passée et récente.



■ Carte de la Syrie-Palestine ou Grande Syrie (la légende indique Surya al 'Umûmiyya)

Depuis la haute antiquité, la région comprise entre la Méditerranée, la Mésopotamie, la Turquie et l'Arabie, abrita au cours des siècles des civilisations riches et variées. Cependant, et à l'exception de la période du califat omeyyade, la Syrie connut le sort des pays situés à un carrefour stratégique et donc constamment convoités, mais privés d'un Etat puissant capable de les protéger. La liste de ses conquérants est impressionnante : Cananéens, Phéniciens, Hébreux, Araméens, Assyriens, Babyloniens, Perses, Grecs, Arméniens, Romains, Nabatéens, Byzantins. Avant d'aborder l'histoire des siècles arabes et musulmans qui, aujourd'hui, nous intéresse au premier chef en raison de leur puissante empreinte sur le temps présent, évoquons succinctement les époques romaine puis byzantine. Leur traces sur les sociétés et les cultures contemporaines demeurent palpables: le nom de Syria, synonyme jadis de province prospère et militairement indispensable sur ce carrefour géographique ; ou encore celui de Palmyre, oasis devenue opulente grâce aux richesses générées par le trafic caravanier. La province de Syrie se distinguait déjà par l'existence d'un réseau de villes remontant à des temps immémoriaux, telles Damas (IIIe millénaire avant J.-C.) et Antioche. Au plan de l'histoire religieuse, comment ne pas rappeler ici la place de la Syrie antique dans le christianisme: Saint Paul et sa conversion sur le Chemin de Damas, Saint Jean-Baptiste dont des reliques sont, aujourd'hui encore, pieusement conservées au cœur de la mosquée des Omeyyades.

A l'époque byzantine, une intense activité religieuse avait donné naissance à des églises toujours présentes : orthodoxe, grecque-orthodoxe, catholique romaine, catholique syriaque, melkite, maronite et d'autres encore. Pour les musulmans, la ville syrienne de Bosra évoque avec émotion

Vestiges de Palmyre (Tadmor)

et piété l'épisode de Bahîra, moine chrétien de rite nestorien qui révéla à Abou Tâlib que Muhammad, son jeune neveu qui faisait partie de la caravane de La Mecque, était bel et bien celui qui allait être l'Envoyé d'Allah. Economiquement et culturellement, la Syrie était un fleuron de l'empire byzantin.

La conquête musulmane (634-638) au détriment de Constantinople de cette contrée, que les Arabes appelaient Al Châm ou bilâd Al Châm, fut d'un apport considérable à l'Etat de Médine. A la prospérité de ses villes et de ses campagnes, à l'habileté de ses bâtisseurs et artisans, s'ajouta la puissance de l'armée arabe conquérante de sorte que le gouverneur de la province acquit rapidement un imposant pouvoir politique et militaire. Mouawiyya Ibn Abi Soufiane (602-680), personnage déjà considérable par son appartenance à Qouraïch et son statut de compagnon et scribe du Prophète, participa activement à la prise de la Syrie et de Jérusalem, de Sidon et Beyrouth. Nommé gouverneur du Châm en 639, sous le califat de 'Omar, il achève la conquête de la Palestine en prenant Césarée et Ascalon ('Isqillân). Par de judicieuses alliances avec les tribus locales, il reconstitua sa force militaire qui avait été affectée par la peste, et mena des batailles contre les Byzantins sur terre et en Méditerranée. A la mort tragique de son proche parent, le troisième calife Othman, il refusa de faire allégeance à Ali Ibn Abi Tâlib. L'Islam connut alors sa première Fitna (discorde) avec pour point culminant la bataille de Siffin qui eut lieu en juin 657 près d'un antique village de la vallée de l'Euphrate, situé à une quarantaine de kilomètres de l'actuelle ville syrienne de Raqqa. La guerre civile ne s'acheva qu'en janvier 661, au lendemain de l'assassinat de Ali par un kharijite. En juillet ou septembre de la même année, Mouawiyya est acclamé comme calife-commandeur des croyants. L'Etat musulman est déplacé du Hedjaz (Médine) en Syrie ; et Damas en devient la capitale impériale.

A son extension maximale, le califat omeyyade couvre un territoire qui s'étend de la péninsule ibérique à l'Indus. Certes, la dynastie dura moins d'un siècle, de 661 à 750, néanmoins son apport à la civilisation arabo-musulmane fut capital. Mouawiyya et ses successeurs procédèrent à une organisation de l'administration et des finances inspirée de l'empire byzantin. Divers bureaux centraux (Dîwân-s) sont créés ; celui des finances et de l'impôt foncier (kharâj), de la chancellerie et de la correspondance, le Diwan al Khâtam (authentification et conservation des documents officiels), celui, fameux, du barîd qui gère la poste à travers l'empire ; le diwan al qadha (organisation et administration de la justice). Quant à l'administration militaire, elle est confiée au Dîwân al Jund. Aux premiers temps de la dynastie, le califat fit appel aux compétences administratives et

■ Dinar omeyyade

financières de chrétiens, zoroastriens familiarisés avec les méthodes de travail éprouvées de l'Empire Byzantin et on les autorisa à employer leurs langues (grec, copte et persan). Ce n'est que sous le règne du calife 'Abd Al Malik Ibn Marwân (685-705) que l'arabisation de l'administration provinciale devint effective.

L'activité économique du califat se reflétait dans la prospérité des villes, Damas en tête. Elle exerçait une fascination sur les visiteurs qui se prolongea longtemps après. La première monnaie musulmane de l'histoire date des Omeyyades. Le dînâr est la pièce d'or, le dirham argent et le fels en cuivre.

En matière d'art et d'architecture, l'époque omeyyade fut celle d'une splendeur incarnée par le magnifique Dôme du Rocher de Jérusalem, la grande Mosquée de Damas et celle d'Alep. L'architecture civile se distinguait par l'édification des «*châteaux du désert*», résidences princières mais aussi caravansérails. Dans tous les édifices omeyyades, l'influence de Byzance, harmonieusement intégrée à l'ensemble, assurait une majestueuse élégance aux monuments.

■ Mosquée des Omeyyades de Damas construite entre 706 et 715 sous le règne du calife Al Walid Ier

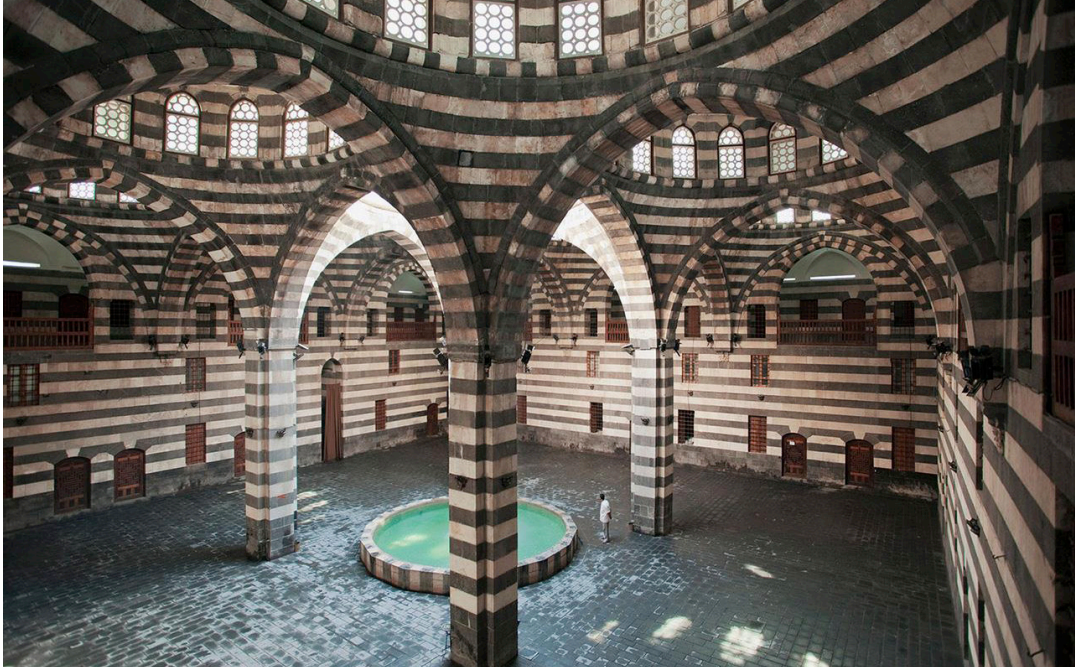
Incontestablement, c'est l'adoption intelligente des influences architecturales et décoratives byzantines qui donna à la civilisation musulmane d'époque omeyyade sa splendeur.

La Syrie omeyyade était le foyer d'une grande diversité religieuse et ethnique: musulmans arabes et mawâli-s (convertis non arabes), chrétiens de différentes obédiences et théologiens de renom comme Jean Damascène et Côme de Maïouma, juifs et Zoroastriens.

En 750, l'Empire omeyyade s'effondre sous les coups de boutoir des Abbassides. La famille régnante est massacrée à l'exception de quelques

■ Palais Al Adhm (Azem) à Damas (XVIIIe siècle)

■ Khan Asaad Pacha de Damas



■ Grande Mosquée d'Alep

membres dont le prince Abdel Rahman qui, ayant réussi à s'échapper, passera en Espagne musulmane et y fondera le califat omeyyade d'Occident.

La Syrie, quant à elle, retombe à l'état de province ; abbasside, d'abord, puis fatimide et seldjoukide. Elle est partiellement occupée par les croisés, puis conquise par les Ayyoubides, les Mamelouks d'Egypte et enfin par les Ottomans (1517-1918). Elle allait subir une avanie supplémentaire. En effet, dès les premiers signes d'un affaiblissement du califat de Bagdad, son territoire est divisé par suite de la pénétration des armées du califat fatimide du Caire qui occupent Damas et la Syrie méridionale, d'une part, et l'émergence d'émirats au nord, d'un éclatement de son territoire, d'autre part. Au Xe siècle, Damas et la Syrie méridionale sont occupées par les califes fatimides du Caire cependant qu'au nord émerge l'émirat autonome d'Alep. Le plus connu des émirs hamdanides est Seïf El Dawla qui règna de 944 à 967 sur la Syrie septentrionale. Batailleur infatigable contre les tribus récalcitrantes et les Byzantins, il fut aussi un grand protecteur des arts et des lettres, notamment de son célèbre panégyriste Al Moutanabbi. En 1003, les Fatimides occupent le territoire de l'émirat et chassent les Hamdanides. Sous la domination fatimide (977-1063), la Syrie connaît un renouveau économique.

Damas retrouve son rôle de capitale sous les Seldjoukides (1078-1117), de Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie (mort en 1193) et ses successeurs ayyoubides (XIIe-XVe siècle, ainsi qu'Alep). Elle constitue un important centre du savoir musulman. Les Croisés arrivés en 1097 menacent Damas, après avoir pris Jérusalem, la Palestine et le mont Liban, mais sont finalement repoussés. Du XIIIe au début du XVIe siècle, c'est la période mamelouke, et Damas devient la capitale provinciale de l'empire d'Egypte. Au XIVe siècle, la ville impressionne Ibn Batouta : *«Ville d'une grande beauté, note-t-il, et toute description, si longue soit-elle, est toujours trop courte pour ses belles qualités.»* En septembre 1400, le conquérant turco-mongol Tamerlan assiège Damas. La ville est mise à sac et incendiée et ses meilleurs artisans emmenés en captivité à Samarcande. Mais après sa reconstruction, elle retrouve sa splendeur passée. La Syrie

■ Salah Al Din Al Ayyoubi (Saladin) né à Tikrit en 1138, mort à Damas en 1193. (In Anne-Marie Eddé,Flammarion, 2016)

■ Citadelle d'Alep

■ Le Krak des chevaliers (Hisn al Akrâd ou Qal'at al hisn) situé dans la région de Homs. Aux mains des croisés durant 129 ans (1142-1271), pris le sultan mamelouk Baybars en 1271

mamelouke connaît un épanouissement des arts et des métiers: comme au Caire, architecture typique quoique moins monumentale que dans la capitale impériale du Caire. On y retrouve les caractères originaux (muqarnas, assises alternées, minarets à futs superposés, arts et techniques artisanales élaborées (arts du métal, du verre, du bois, du livre, corans enluminés, recueils littéraires également dont les *Maqamât* d'Al Hariri et *Kalîla et Dimna*.

Conquise par les Turcs en 1517, la Syrie allait demeurer durant quatre siècles sous la domination ottomane. La province incluait la Palestine et des parties de l'Irak et de la Turquie. Après l'épisode médiéval des croisades, une autre incursion européenne, celle de la campagne d'Egypte entreprise par Bonaparte, menace la région. En mars-mai 1799, l'intrépide général français assiège sans succès Akka (Saint- Jean d'Acre) défendue par le gouverneur du Cham, le fameux Ahmed Jazzar Pacha, soutenu par une flotte britannique.

■ Sultan Al Atrach 1891-1982) chef de la révolte syrienne de 1925-27 contre l'occupation française.

Au XIXe siècle, la politique des puissances étrangères, l'Angleterre surtout, fondée sur l'opposition à tout relèvement de l'Orient, devient plus agressive. De sorte que quand le brillant général Ibrahim fils de Méhémet-Ali Pacha d'Egypte occupe la Syrie de 1833 à 1840 et menace la Turquie, le gouvernement britannique, en vertu du traité de Londres (signé le 15 juillet 1840 par le Royaume-Uni, la Prusse, la Russie, l'Autriche et l'Empire ottoman) oblige le pacha à évacuer cette province malgré ses victoires contre les troupes du Sultan.

En 1864, le gouvernement turc, dans une tentative de renforcer son autorité sur le Levant, réorganise la province de Syrie-Palestine. La Syrie porte le nom turc de Suriyé Vilayet. Jérusalem en est séparée et constitue un sanjak (division administrative) relevant directement, non plus de Damas, mais de la Sublime Porte. Le Mont Liban est constitué en Moutassarifya auto-administrée par les Maan puis les Chihab. En 1888 est créé le gouvernorat de Beyrouth.

En 1918, l'effondrement de l'Empire ottoman annonça le dépeçage des provinces turques du Moyen-Orient. Dépeçage programmé secrètement dès 1915, principalement par la Grande-Bretagne et la France. La descente aux enfers qui allait marquer l'histoire contemporaine de la Syrie commença par une illusion : celle d'une émancipation des défuntes provinces ottomanes d'Orient, à l'occasion du Congrès de Versailles. Absente du Levant depuis le Moyen Âge, la Péninsule arabique réapparaît à

Fayçal 1er Ibn Husseïn al Hachimi roi de l'éphémère royaume arabe de Syrie (1920) puis roi de l'Irak sous mandat britannique de 1920 à sa mort en 1933. (In L'Orient-Le jour)

l'occasion du projet de «royaume arabe» échafaudé par la Grande-Bretagne. Alors que, dès l'année 1915, le Royaume-Uni et la France œuvraient en secret à un vaste remodelage du Proche-Orient (Accords Sykes-Picot du 16 mai 1916, en réalité, accords entre le secrétaire au Foreign Office Edward Grey et Paul Cambon, ambassadeur à Londres), une assemblée regroupant des personnalités levantines, le «Congrès national syrien» vota, le 8 mars 1920, la création d'un Royaume arabe de Syrie regroupant, outre Damas, Alep, Jérusalem et Beyrouth. Curieusement, un prince hachémite Fayçal fut choisi comme roi. Il avait pris une part active à la «grande» révolte arabe de 1916-1918 anti-ottomane (suscitée à l'initiative de son père, le chérif de La Mecque mais, en réalité, à l'instigation des services anglais). Malheureusement, le 25 avril 1920, le traité de Sèvres, faisant fi de la volonté des nationalistes, décida un véritable dépeçage de la région en plaçant la Palestine sous mandat (en fait un protectorat) britannique (1920-1948), et un mandat français sur la Syrie et sur un nouvel Etat, le Liban(1920-1946). La résistance arabe ne se fit pas attendre. Mais le déséquilibre des forces était impressionnant. Le 24 juillet 1920, la bataille de Khan Mayssaloun s'achève par une défaite des troupes du royaume face à l'armée française. Le roi Fayçal est contraint à l'exil et les Britanniques le placent à la tête de l'Irak dans le cadre du mandat anglais de Mésopotamie. En 1925, Damas insurgée est bombardée. En 1930, l'«Indépendance» de la Syrie est proclamée sous l'égide, jusqu'en 1946, de la France mandataire. Cette ambiguïté fut porteuse d'instabilité dans un Orient arabe privé durant des siècles d'une culture étatique autonome. En 1958, la république syrienne est institutionnellement supprimée à la suite de l'union entre l'Egypte et la Syrie sous le nom de République arabe unie (RAU) avec Le Caire comme capitale. Cette entreprise, prématurée et faussée par l'hégémonisme nassérien, disparut en 1961.

Les bouleversements consécutifs à la politique impérialiste des vainqueurs de la Première Guerre mondiale allaient être aggravés par la création d'Israël suivie de la défaite, en 1948, des Etats arabes. Cette double humiliation, pernicieusement exploitée par des officiers «nationalistes», inaugura l'ère des coups d'Etat soi-disant révolutionnaires, en fait celle des despotismes sanguinaires. Progressivement, toute opposition libérale et progressiste ayant été éradiquée, l'extrémisme islamiste appelant au djihad et à la restauration du califat prit le devant de la scène. En fait de combattants de la Foi, il s'est toujours agi, en réalité, de groupes fanatiques, non seulement infiltrés mais également manipulés par les services secrets israéliens et occidentaux. A l'instabilité consécutive aux coups d'Etat des années 1950-60, succéda en 1970 le régime de fer fondé sur l'idéologie «panarabe» baathiste et le clan Assad. L'absence de toute perspective d'évolution politique, le contexte régional et international et - encore et toujours – les manœuvres étrangères aboutirent, entre 2011 et aujourd'hui, à la guerre civile et à la destruction du pays dont pâtit encore – et probablement pour longtemps – la Syrie.

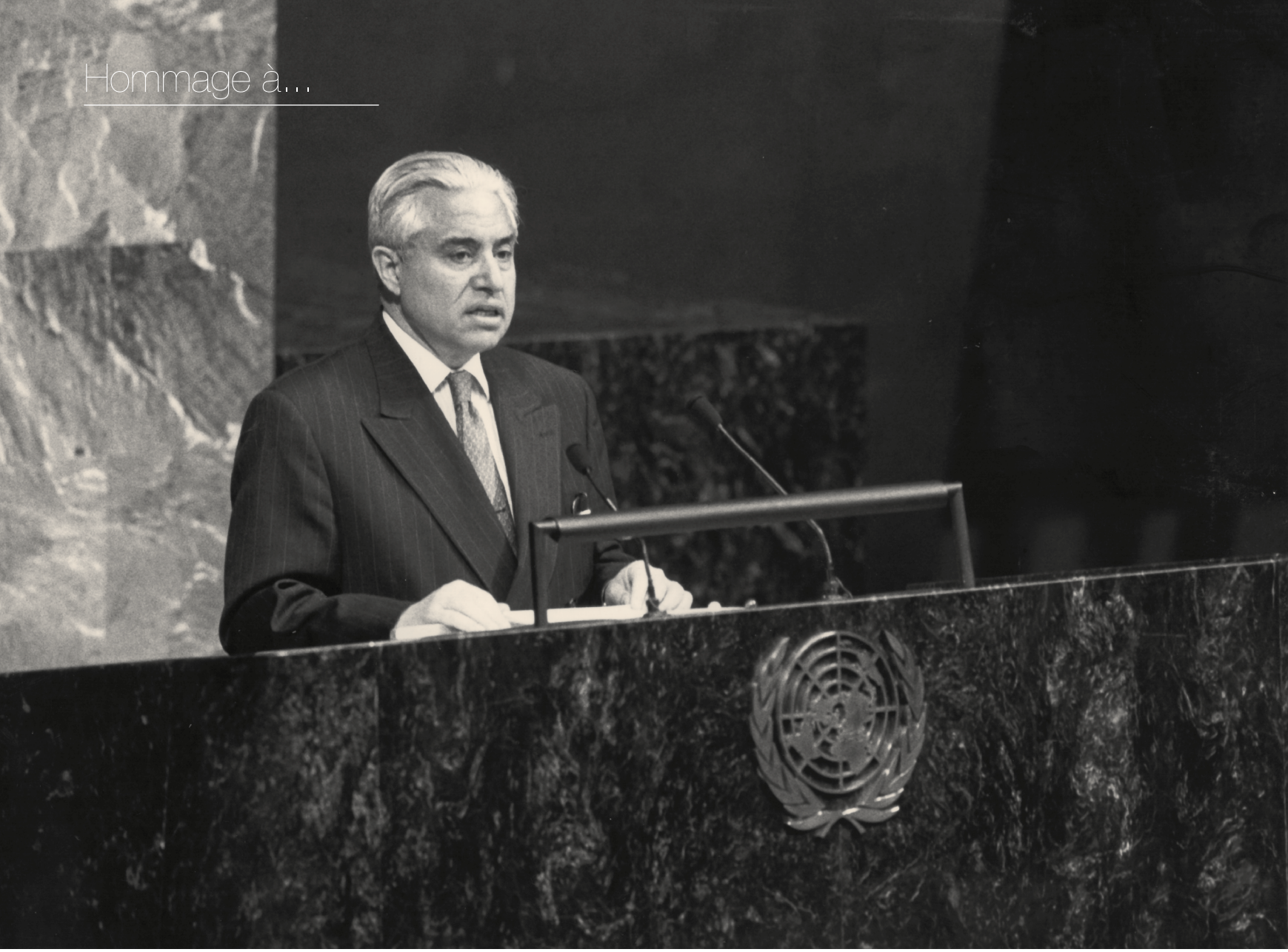
Face à tant de malheurs qui, depuis des siècles, affligent non seulement la Syrie mais tout l'Orient arabe, on songe aux mots d'Albert Camus : «*Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent.*»

Md.A.B.A.

Proclamation du "Grand Liban" par le général Gouraud, haut commissaire de France au Levant en présence du mufti de Beyrouth et du patriarche maronite, le 1er septembre 1920

La Station LAC1
Passe à Agil Energy

Agil Energy



L'ambassadeur Slaheddine Abdellah

L'art de convaincre et le don de gagner des amis

***«De son temps, il n'y avait que des grands !»*, témoigne non sans émotion un ami et collègue à lui de longue date, évoquant le souvenir que laisse l'ambassadeur Slaheddine Abdellah, décédé le 17 décembre 2024 à l'âge de 92 ans. Bourguiba, au premier rang, le Dr Sadok Mokaddem et Mongi Slim, qui lui avaient mis le pied à l'étrier. Et des chefs d'Etat historiques auprès desquels il avait été accrédité en tant qu'ambassadeur : l'empereur Hailé Sélassié (Ethiopie), Jomo Kenyatta (Kenya), Julius Nyerere (Tanzanie), Milton Obote (Ouganda), Soleimane Frangié (Liban), Hafedh El Assad (Syrie), Ahmed Hassan al-Bakr (Irak), le Roi Hussein de Jordanie, Anouar Sadate (Egypte), Mohamed**

Au collège Sadiki

Jaafar Nimeiry (Soudan), le Roi Hassan II (Maroc), Mikhaïl Gorbatchev (Urss) et Hosni Moubarak (Egypte)… Sans omettre le leader palestinien Yasser Arafat, les secrétaires généraux de la Ligue des Etats arabes Mahmoud Riad et Chedli Klibi et celui de l'ONU Boutros Boutros-Ghali…
En plus de 40 ans au service de la diplomatie tunisienne, l'ambassadeur Slaheddine Abdellah avait une analyse fine des situations et était doté d'un talent reconnu de négociateur. Agréable, cultivé et patient, il parvenait à surmonter les difficultés les plus inextricables et savait trouver les bonnes solutions. Des moments forts et difficiles, il en a connu, sans jamais se laisser envahir ni par la fatigue ni par l'abattement. Seule la Tunisie comptait pour lui. Il trouvera soutien et réconfort auprès d'une épouse aimante, doublée d'une maman affectueuse, Neila Ben Miled, qui a été à ses côtés pour représenter ensemble dignement la Tunisie dans des postes de grande sensibilité. Leur fusion restera totale, au bonheur de leurs enfants et petits-enfants.
Portrait d'un diplomate de grand talent.

Son père, Si Mahmoud Abdellah, directeur de la célèbre école primaire El Asswar à Kairouan, que tous appelaient Sidi, avait veillé à lui donner dès son enfance une éducation solide, enracinée dans l'identité tunisienne, éveillant sa conscience sur le mouvement national et la cause arabe et palestinienne.

Sa mère, issue de la pieuse lignée de Sidi Abid El Ghariani et apparentée aux Mrabet, cultivait en lui, de son côté, de nobles valeurs. Né le 25 mai 1932 dans la capitale des Aghlabides, dans cette famille de bonne souche, Slaheddine Abdellah puisait dans ses racines un patriotisme adossé au savoir.

Quand il arrivera au collège Sadiki à Tunis, le moule était bien pris. L'enseignement secondaire viendra enrichir ses connaissances et élargir ses horizons. Parti à Lyon, juste avant l'indépendance, pour poursuivre ses études supérieures, il mettra les bouchées doubles : licence en histoire, diplôme en sciences politiques, et même un certificat en archéologie, cumulant les sessions de juin et de septembre pour réussir brillamment. Ses années d'études en France seront aussi ses années de militantisme patriotique et même d'apprentissage consulaire. Très actif au sein de l'Uget et de la cellule destourienne des étudiants de Lyon, il s'engagera dans le mouvement national et dans l'entraide estudiantine, portant assistance à ses camarades pour s'installer dans la région Rhône-Alpes et poursuivre leurs études.

Bourguiba passait souvent à Lyon où il aimait rencontrer les étudiants, les entretenir de l'avancement des négociations pour l'indépendance et débattre avec eux. Mais aussi repérer les jeunes pousses qu'il adjoindrait, une fois l'indépendance acquise, à son équipe destinée à prendre les manettes. Slaheddine Abdellah ne pouvait échapper à son attention. Le Zaïm a bien apprécié son action et retenu son nom.

■ Avec sa Majesté le Roi du Maroc Hassan II - A gauche l'ambassadeur Fethi Zouhir, 1960

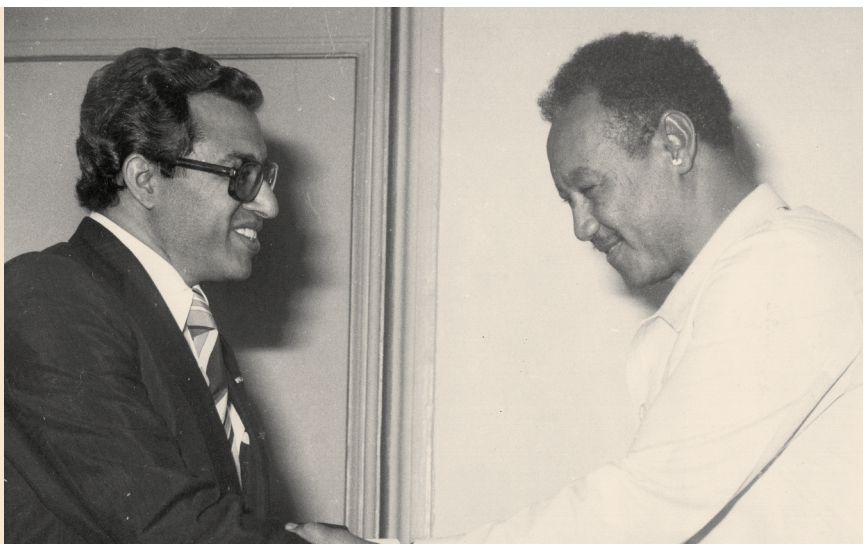
■ Avec l'Empereur Haïlé Sélassié, 1968

■ Avec le président du Kenya Jomo Kenyatta, 1968

Au centre le président libanais Souleimane Frangié et à gauche Behi Ladgham, 1971

Avec le président syrien Hafedh El Assad, 1971

Avec Sa Majesté le Roi Hussein de Jordanie, 1971



Avec le président soudanien Mohammed Jaafar Nimeiry, 1971

Avec le président égyptien Hosni Moubarak, 1992

■ Avec Henri Kissenger, à droite

■ Avec le président du Portugal António Ramalho Eanes, 1978

Une vocation de diplomate-né

De retour en Tunisie en 1957, le choix était fait. De part et d'autre ! Slaheddine Abdellah est affecté immédiatement au ministère des Affaires étrangères, dirigé par le Dr Sadok Mokaddem. Il fera son apprentissage auprès de cette illustre figure nationale, qui l'intègrera dans l'équipe pionnière de la diplomatie tunisienne et lui permettra d'en accompagner le déploiement.

Son successeur, en 1962, Mongi Slim, lui aussi un grand leader du Destour, en fera un très proche collaborateur, l'associera à ses entretiens importants et l'invitera à l'accompagner dans la plupart de ses déplacements à l'étranger. S'imprégner de la diplomatie de Bourguiba, aux côtés du Dr Sadok Mokaddem et de Mongi Slim, marquera toute sa carrière. Il ira en poste à l'étranger au Caire, à Tripoli et à Rabat (l'ambassadeur était le bâtonnier et ancien ministre Me Fethi Zouhir). Il sera nommé directeur du département Afrique-Asie, puis partira au Caire, avant d'être affecté en 1965 à Washington DC où officiait une autre grosse pointure de la diplomatie, Rachid Driss. Le président Lyndon B. Johnson occupait alors la Maison-Blanche.

Dès 1968, Slaheddine Abdellah obtiendra son premier poste d'ambassadeur : il sera nommé à Addis-Abeba auprès de l'Ethiopie et représentant permanent de la Tunisie auprès de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) ainsi que de la Commission économique des Nations unies pour l'Afrique (CEA). Il sera également accrédité au Kenya, en Tanzanie et en Ouganda.

Comment Yasser Arafat a été exfiltré d'Amman

Deux ans après, il ira en tant qu'ambassadeur à Beyrouth (1970 -1973) et sera accrédité également en Syrie (sous Hafedh El Assad), en Irak (sous Ahmed Hassan al-Bakr) et au Royaume Hachémite (sous le Roi Hussein). En fait, il devait œuvrer, outre sa mission au Liban (présidé par Soleimane Frangié), au rétablissement des relations diplomatiques de la Tunisie avec Damas, Bagdad et Amman, affectées suite au discours de Bourguiba à Jéricho.

Une grande surprise l'attendra en Jordanie : des affrontements violents entre Palestiniens et forces jordaniennes se déclencheront en septembre 1970, faisant des centaines de morts. L'ancien Premier ministre tunisien Bahi Ladgham sera chargé de conduire une mission de médiation et de conciliation formée par la Ligue des Etats arabes et dépêchée dans la capitale jordanienne.

Depuis Beyrouth, l'ambassadeur ralliera Amman. Des familles tunisiennes établies dans le Royaume demandaient à être rapatriées. La résidence de l'ambassadeur de Tunisie sera le point de chute de nombreux dirigeants palestiniens, dont le chef de l'OLP, Yasser Arafat, qui cherchaient à être évacués. Comment les exfiltrer, en faisant échapper surtout Arafat à la vigilance de la sécurité jordanienne ? Le « *tour*» sera bien joué : Abou Ammar sera emmitouflé dans un habit de femme tunisienne et un bébé lui sera mis dans les bras, le temps de monter dans une voiture introduite dans le jardin de la résidence, qui prendra la direction de l'aéroport dans le cortège tunisien. L'embarquement sera réussi. La vie de Yasser Arafat sera sauvée.

■ Décoré par Sa Majesté le Roi Hassan II du Maroc, 1985

■ Avec le président irakien Saddam Hussein

■ Avec le président Gorbatchev, 1990

Avec Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général de l'ONU, 1993

En Egypte, au temps d'Anouar Sadate

Bref intermède en 1973-1974. Le Premier ministre Hédi Nouira, appréciant sa compétence et ses talents, l'appellera de Beyrouth pour lui confier le 4 septembre 1973, en mission ponctuelle, le tout nouveau secrétariat d'Etat à l'Information, jadis sous la tutelle des Affaires culturelles, par Chedli Klibi. Six mois après, il passera le témoin, le 7 mars 1974, à un autre illustre ambassadeur, Mahmoud Maamouri, rentré de Bonn, et ira au Caire. Et couvrira également le Soudan

L'Egypte en 1974, c'était juste au lendemain de la guerre du 6 octobre 1973. En remettant ses lettres de créance au président Anouar Sadate, il savait qu'il allait vivre une période très animée. Représentant permanent de la Tunisie auprès de la Ligue des Etats arabes, il vivra des débats et des concertations souvent très délicats. Pendant quatre années, jusqu'en 1978, il sera au cœur d'une actualité très mouvementée.

Rabat, chevillée au corps, puis auprès de la Ligue arabe
Le Maroc suivra, de nouveau, dans son périple diplomatique, cette fois-ci en qualité d'ambassadeur. Nommé en 1978, il y demeurera pendant 7 ans jusqu'en 1985, auprès de l'illustre Roi Hassan II. Une période très intense à tous les niveaux.

De retour à Tunis, Slaheddine Abdellah sera nommé ambassadeur-représentant permanent de la Tunisie auprès de la Ligue des Etats arabes dont le siège a été délocalisé sous nos cieux, après la mise au ban de l'Egypte. Tout naturellement, il retrouve un milieu qu'il connaît parfaitement, même si le contexte a changé.

A Moscou, sous Gorbatchev…

Cinq ans après, une nouvelle affectation à l'étranger l'attend, dès 1990. L'ambassadeur Abdellah ira sur un autre continent, en Urss. La remise des lettres de créance au président Mikhaïl Gorbatchev, huitième et dernier dirigeant de l'Union soviétique, considéré comme le père de la perestroïka, sera historique. Depuis Moscou, Slaheddine Abdellah assistera à la fin de l'Urss, et surtout, après le putsch inabouti d'août 1991 de Guennadi Ianaïev, à l'émergence de la Fédération de Russie sous la conduite de Boris Eltsine.

New York, en toute consécration

De nouveau, l'ambassadeur Abdellah est nommé en 1992 au Caire, mais n'y restera que neuf mois. Dès 1993, il sera en effet muté à New York auprès de l'ONU. Cinq ans

■ Le Caire 1993, réception d'adieu avant le départ pour New York

durant, jusqu'en 1997, il portera la voix de la Tunisie à l'Assemblée générale (dont il sera vice-président lors de l'une de ses sessions), au Conseil de sécurité, dans les travaux des commissions et des groupes et lors des différentes consultations. Le secrétaire général de l'ONU Boutros Boutros-Ghali (1992-1996) ne manquera pas de souligner ses grandes qualités de fin diplomate et de grand négociateur.

De retour à Tunis en 1997, l'ambassadeur Abdellah sera chargé de fonder l'Institut diplomatique pour la formation et les études, converti à présent en Académie internationale.

Doté d'une vaste culture et d'une belle plume, fin, raffiné et perspicace, l'ambassadeur Slaheddine Abdellah a incarné les valeurs et le patriotisme qui marqueront les générations successives de diplomates tunisiens. Observateur avisé des mutations géostratégiques, rompu aux négociations et doué pour faire porter la voix de la Tunisie et exprimer ses positions même dans des contextes très difficiles, il avait l'art de convaincre et le don de gagner des amis. Dans le Livre d'or de la diplomatie tunisienne, son parcours, son style et son œuvre s'inscrivent à l'encre de l'honneur et de l'excellence. Allah Yerhamou !.

Taoufik Habaieb

■ Le Caire 1993, réception d'adieu avant le départ pour New York, avec l'acteur Jamil Rateb

■ Dîner à la résidence à New York , 1996

• Par Rafaâ Ben Achour

L'ambassadeur
Slaheddine Abdellah

Un grand militant et un monument de la diplomatie tunisienne

Un grand militant et un monument de la diplomatie tunisienne vient de nous quitter. Il s'agit de l'Ambassadeur Slaheddine Abdellah, rappelé à Dieu le 17 décembre dernier à l'âge de 92 ans. Outre ses grandes qualités professionnelles attestées par le nombre impressionnant de charges publiques assumées (ambassadeur en Ethiopie, au Liban, en Egypte, au Maroc, en Urss, en Egypte de nouveau et à New York auprès de l'ONU secrétaire d'Etat à l'Information, directeur de l'Institut diplomatique d'études pour la formation et les études qu'il a mis en place, membre du comité directeur de l'Association tunisienne des Nations unies), "Si Slah" était d'une civilité exquise.

J'ai eu le privilège de connaître cette remarquable personnalité et de la côtoyer à différentes occasions. Une profonde amitié, faite de respect et de communauté de pensée nous a liés. La disparition de "Si Slah" m'a énormément affecté. En lui rendant cet hommage, je ne couvrirai qu'une infime partie de ses qualités professionnelles et humaines.

A New York

Du 13 au 17 mars 1995, se tenait à New York, au Palais de verre, le Congrès des Nations unies pour le droit international organisé dans le cadre de la décennie des NU pour le droit international (1990- 1999), (Résolution de l'Assemblée générale n° 44/23 du 17 novembre 1989) et du cinquantenaire de l'Organisation mondiale. Prenant part à cet évènement juridique mondial, j'ai fait la connaissance, à New York, du Représentant permanent de Tunisie auprès de l'ONU, l'Ambassadeur Slaheddine Abdellah. Dès les premiers moments de notre rencontre, Si Slah m'a exprimé toute la vénération et toute l'admiration qu'il avait à l'égard de son ancien professeur du Collège Sadiki, mon père, Cheikh Fadhel Ben Achour, dont il suivait par ailleurs, avec attention et assiduité, les conférences hebdomadaires qu'il donnait à la Khaldouniya. Il a tenu à m'entourer, durant mon séjour new- yorkais, de toute sa sollicitude et de sa bienveillance. J'ai ainsi bénéficié de son soutien, de son hospitalité et sa permanente disponibilité.

Lors de notre première rencontre, j'ai évoqué avec lui mes liens universitaires avec le Secrétaire général de l'ONU d'alors, le Professeur Boutros Boutros-Ghali, et exprimais le souhait de lui rendre une visite de courtoisie, si son agenda le permettait.

Mon souhait n'a pas été pris à la légère par l'Ambassadeur Abdellah. Il a déployé tout son art diplomatique et ses bonnes relations avec Boutros-Ghali pour rendre ce souhait de rencontre réalisable. Ainsi, avant la séance de clôture du Congrès au cours de laquelle le SG devait prononcer un discours, j'ai été invité par le service du protocole de l'ONU, accompagné de mon épouse et à notre grande surprise, à rejoindre le bureau du Secrétaire général attenant à la salle de l'Assemblée générale,

pour y rencontrer Boutros-Ghali. Le Secrétaire général nous accueillait chaleureusement. Il était accompagné de l'Ambassadeur tunisien. Si Slah ne m'avait pas révélé l'arrangement du rendez-vous. Il tenait à m'en faire l'agréable surprise.

A l'Institut diplomatique de formation et d'études

De retour au siège du ministère des Affaires étrangères en 1997, l'Ambassadeur Abdellah a été chargé de diriger l'Institut diplomatique pour la formation et les études, récemment créé par la loi n° 97-42 du 16 juin 1997. Dans sa vision de la formation des jeunes diplomates, le nouveau directeur tenait à charger des enseignements et de la formation, non seulement les professionnels des affaires étrangères mais également des universitaires. C'est ainsi qu'il fit appel à moi pour être membre du Conseil scientifique de l'Institut et me chargea d'assurer le cours de droit international et de relations internationales. Avant chaque enseignement, je passais par son bureau et échangeais avec lui sur différents sujets. Il tenait, chaque fois, à m'accompagner à ma salle de classe.

A l'Atnu

Enfin, j'ai eu à côtoyer Si Slah au sein du Comité directeur de l'Association tunisienne des Nations unies (Atnu). Nous nous voyions régulièrement, au moins une fois par quinzaine, lors des réunions du bureau de l'Atnu, alors présidée par l'Ambassadeur M'hammed Essaâfi. Souvent, Si Slah passait me prendre dans sa voiture à mon domicile à La Marsa. Le trajet aller-retour était une occasion d'aborder différents sujets de politique internationale et de littérature. Si Slah étalait pendant ces rencontres toute sa culture et son savoir et ne ratait jamais l'occasion d'évoquer les enseignements et les conférences de mon père.

Comité directeur de l'Atnu

Avec la disparition de l'Ambassadeur Slaheddine Abdellah, une grande figure nationale disparaît. Il a servi son pays sans compter et a souvent sacrifié son bien-être personnel et familial pour défendre les intérêts de la Tunisie avec un engagement patriotique sans faille.

R.B.A.

Fathi al Haddaoui
Il n'a cessé d'être le meilleur

Par Mohamed Mediouni

En dépit du statut de star incontesté qui était le sien, Fathi al Haddaoui était d'une très grande discrétion quant à sa vie privée. Très peu de gens savaient qu'il était malade, très malade. Le choc ressenti à la suite de l'annonce de sa disparition inattendue a bouleversé et ému tous les Tunisiens et au-delà. En écoutant et en lisant les réflexions des uns et des autres, m'est passé par la tête l'un des proverbes malinkés que le romancier ivoirien Ahmadou Kourouma a choisi de rythmer son chef-d'œuvre *En attendant le vote des animaux sauvages* qui dit : *«La mort engloutit l'homme, elle n'engloutit pas son nom et sa réputation».*

En effet, Fethi al Haddaoui était adulé par le grand public, car il est devenu un des leurs ; on imaginait mal une série de télé sans lui. (Aucun ne doute de son énorme popularité : il n'a cessé d'être élu meilleur acteur par le public depuis l'avènement des sondages organisés par les radios et autres magazines depuis 2013 ; il l'a été en 2020 dans quatre sondages distincts)

Aimé et vénéré par certains de ses pairs, écouté et respecté par les autres, Fethi al Haddaoui était un vrai professionnel qui aimait son métier et le prenait au sérieux. Il donne une haute idée de ce qu'est un acteur, un artiste.

Doté de qualités physiques et mentales exceptionnelles et de capacités hors pair à en faire usage et à les développer à chaque expérience artistique, Fethi al Haddaoui rassurait les metteurs en scène et les réalisateurs de films et de séries télé. Il était, tout le temps, d'un apport inestimable pour les projets artistiques dont il faisait partie. Sa grande carrure, son agilité, son regard, son intelligence et sa capacité à travailler sur soi pour construire les rôles qu'on lui propose étaient des atouts importants pour lui et une aubaine pour les metteurs en scène et réalisateurs. Ils ne pouvaient pas l'ignorer ni s'en passer.

En dressant la liste exhaustive (on a compté pour le faire sur Africultures) des nombreux films courts et longs et des séries télévisuelles tunisiens, arabes et européens dans lesquels il était impliqué, on pourrait donner une petite idée sur l'étendue et la richesse de sa carrière.

Cinéma : 1985 • *La coupe* de Mohamed Dammak 1986 • *Halfaouine* de Ferid Boughdir 1986 • *Les sabots en or* de Nouri Bouzid 1987 • *Un enfant nommé Jésus* de Franco Rossi 1987 • *L'été de tous les chagrins* de Serge Moati 1988 • *L'attente* de Franco Rossi 1988 • Arab de F. Jaibi et F. Jaziri 1989 • *Des feux mal éteints* de Serge Moati 1990 • *Chichkhan* de F. Jaibi et B. Mahmoud 1995 • *Un certain regard* de Kaled Barsaoui • court métrage 1996 • *Contrôle d'identité* de Peter Kassovits 1998 • *Kelibia Mazzara* de Jean Franco Pannone et Tarek B. Abdallh. Primé au Festival de Téhéran et au Festival de Torino

2000 • *La Clé de sol* de Chaouki Mejri • court métrage 2000 • *No man's love* de Nidhal Chatta 2001 • The 3 Kings de Allain Mosly 2004 • *La porte du paradis* de Mokhtar Lajimi 2005 • *Le temple du silence* de Abdallah Al-Mouhaisen.

Télévision : 1991 • *Layam kiferrih* de Salah Assid 1992 • *Ghada* de Mohamed Haj Sleiman 1993 • *La tempête* de Abdelkader Jerbi 1994 • La moisson de Abdelkader Jerbi 1997 • *Taj Min Chouk* de Chaouki Mejri 1999 • *Al Toubi* de Bacel Al-Khatib 2002 • *Holako* de Bacel Al-Khatib 2004 • *Al Hajjaj* de Mohamed Azizia 2004 • *Gamret Sidi Mahrous* de Salah Assid 2004 • *Abou Zid Al-Hilali* de Bacel Al-Khatib 2005 • *La dernière rose* de Fardous Attassi 2005 • *Al Mourabitoun* de Neji Toome.

Je citerai en complément de ses prestations quelques prix octroyés dans différents festivals:

2000 : meilleur second rôle masculin pour son rôle dans le film *No Man's Love* de Nidhal Chatta aux Journées cinématographiques de Carthage

Meilleure interprétation masculine au Festival international du film arabe d'Oran 2000 ; meilleur second rôle masculin aux Journées cinématographiques de Carthage pour son rôle dans le film Noce d'été de Mokhtar Laajimi 2004 ; prix du meilleur réalisateur au Festival des radios et télévisions arabes pour «*La cité du Savoir*» 2010 ; prix du meilleur acteur au Festival du film arabe d'Oran, 2013.

Un pur produit tunisien, Fathi al Haddaoui est passé par le théâtre scolaire et le théâtre amateur ; et avant même de rejoindre l'Isad pour y parfaire sa formation, a pu se frayer un chemin

parmi les acteurs de théâtre et de cinéma.

Il a fait partie de la plupart des événements qui ont marqué la vie théâtrale, durant les années 80. Qui peut oublier, par exemple, ses prestations dans : *Doulab* 1982 et de *Mawal* 1984, de Habib Chebil (Théâtre Triangulaire) ; dans *Arab* (Nouveau Théâtre 1987) *Al Aouada* (Nouveau Théâtre & T. National, 1989) de F. Jaibi et F. Jaziri ?

Il a réussi à bâtir une carrière artistique que de rares personnes de sa génération ont pu avoir. Et il a cherché, surtout, à la maîtriser, et à l'orienter vers des horizons prometteurs et gratifiants. Son choix de s'éloigner du théâtre et de se consacrer au cinéma et à la télé n'est pas dû, seulement, aux avantages matériels évidents, mais aussi parce qu'il a senti qu'il n'avait plus rien à prouver au théâtre et dans les arts de la scène.

Homme public, il n'a pu résister à la tentation du pouvoir. Il a accepté de faire partie du gouvernement éphémère de Habib Jomli dominé par le parti islamiste, en tant que ministre des Affaires culturelles. Et heureusement pour lui que ce gouvernement est tombé par ceux-là mêmes qui l'ont constitué car cela lui a permis de revenir au bercail et de continuer son travail d'artiste hors pair.

Sa disparition est une grande perte pour le monde du théâtre, du cinéma et de la télévision.

F.M.

BankABC

Avec vous et pour vous nous excellons

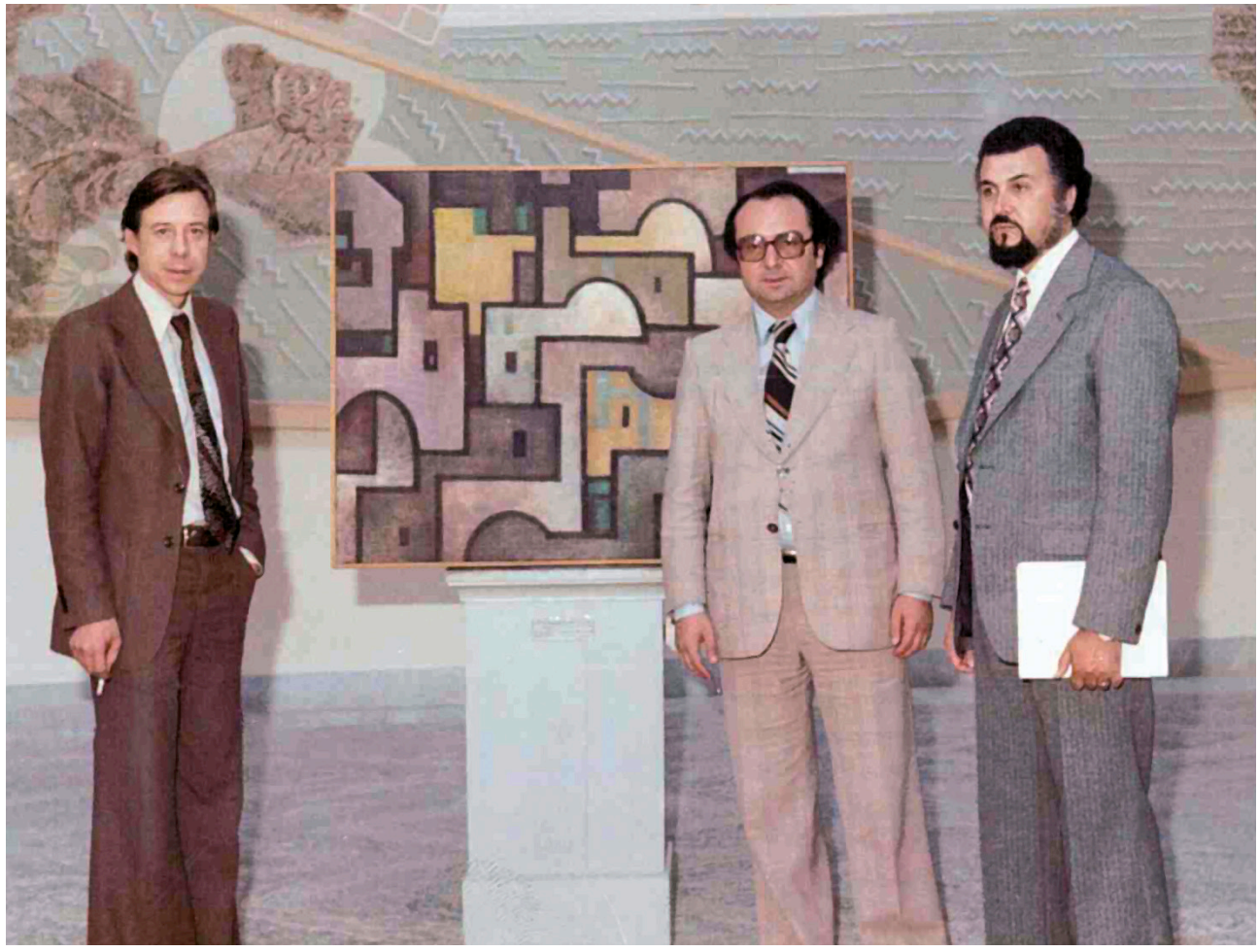
*Étude IPSOS - Qualimétrie - Septembre à Novembre 2024 -Plus d'infos sur escda.tn.

KGM

AUTOMOBILES ZOUARI
CONCESSIONNAIRE / SAV **VÉHICULES DE TOURISME**

PLUS QU'UN SUV

UN MODE DE VIE



■ Fraj Chouchane avec le poète Noureddine Samoud et le peintre Néjib Belkhodja

Fraj Chouchane

Le Bernard Pivot tunisien

Le 13 décembre 2024, au lever du jour, après un long combat et perdu d'avance contre la maladie, le grand cœur de Fraj Chouchane, le doyen des producteurs culturels de l'Ertt, a cessé de battre et de se battre.
Le malheur n'arrivant jamais seul, la cécité vint s'ajouter à ses problèmes cardiovasculaires. Il me parlait de plus en plus souvent de Maarri : *«Me voilà, semblable à Abou al-'Alâ', doublement prisonnier : l'obscurité et la claustration. Lui au moins, tout comme Homère, Milton, Taha Hussein, pouvait dicter son œuvre. Que de choses me restent à dire !»*.

• **Par Abdelaziz Kacem**

Pour un homme de l'audiovisuel et de l'écrit, tel que Fraj Chouchane, existe-t-il un malheur plus grand que celui de perdre la vue ? Féru d'images et de livres, il est en possession d'une vaste bibliothèque toujours alimentée et où l'on trouve les œuvres les plus marquantes en matière de lettres, d'art et de sciences humaines. «*Ses outils de travail*», disait-il.

À plus d'un visiteur, il aimait à raconter, à la fois fier et amusé, comment le directeur général de la Bibliothèque nationale, en personne, venait chez lui, consulter et emprunter des ouvrages récents introuvables encore dans la prestigieuse institution dont il avait la charge. Ledit directeur général n'était autre que l'auteur de ces lignes et je corrobore ce dire. Il est vrai que nous étions toujours en retard d'une parution, en raison des lourdeurs de la machine administrative. Au reste, plus d'un maîtrisard, plus d'un doctorant sont venus, chez notre regretté bibliophile, vérifier des sources et puiser largement dans les références.

Fraj Chouchane, mon ami de 60 ans, j'ai été le témoin de ses commencements et le compagnon de ses aboutissements. Au milieu des années soixante du siècle passé, j'ai même coproduit avec lui une série d'émissions radiophoniques en arabe, consacrées à la littérature africaine francophone et anglophone.

Panafricaniste convaincu, il a conduit un entretien de haute qualité avec Léopold Sédar Senghor, dont il a lu et décortiqué l'œuvre ardue : «*Comment voulez que je vous appelle, président-poète ou poète-président? – Poète-président, répond le chantre de la négritude*». S'ensuivit un dialogue des plus édifiants.

Dans cette interview, comme dans celles consacrées aux ténors de la littérature arabe, de Mahmoud Darwich à Mahmoud Messadi, il a fait montre d'un professionnalisme sans faille. Son émission «*Kitab maftouh*» (À livre ouvert) le fit appeler le Bernard Pivot tunisien.

■ Fraj Chouchane primé à la Foire du livre

Son dialogue avec l'auteur d'*al-Sudd* (*le Barrage*) a été, académiquement, si apprécié qu'il fut incorporé in extenso dans les Œuvres complètes de notre écrivain national. C'est aussi un exemple de maïeutique pour nos

■ Fraj Chouchane avec le philosophe égyptien Mourad Wahba

BH ASSURANCE

wininti by BH ASSURANCE

Disponible sur Google Play

Télécharger dans App Store

ASSURANCE EPARGNE

HORIZON

Décidez maintenant pour bien vivre demain !

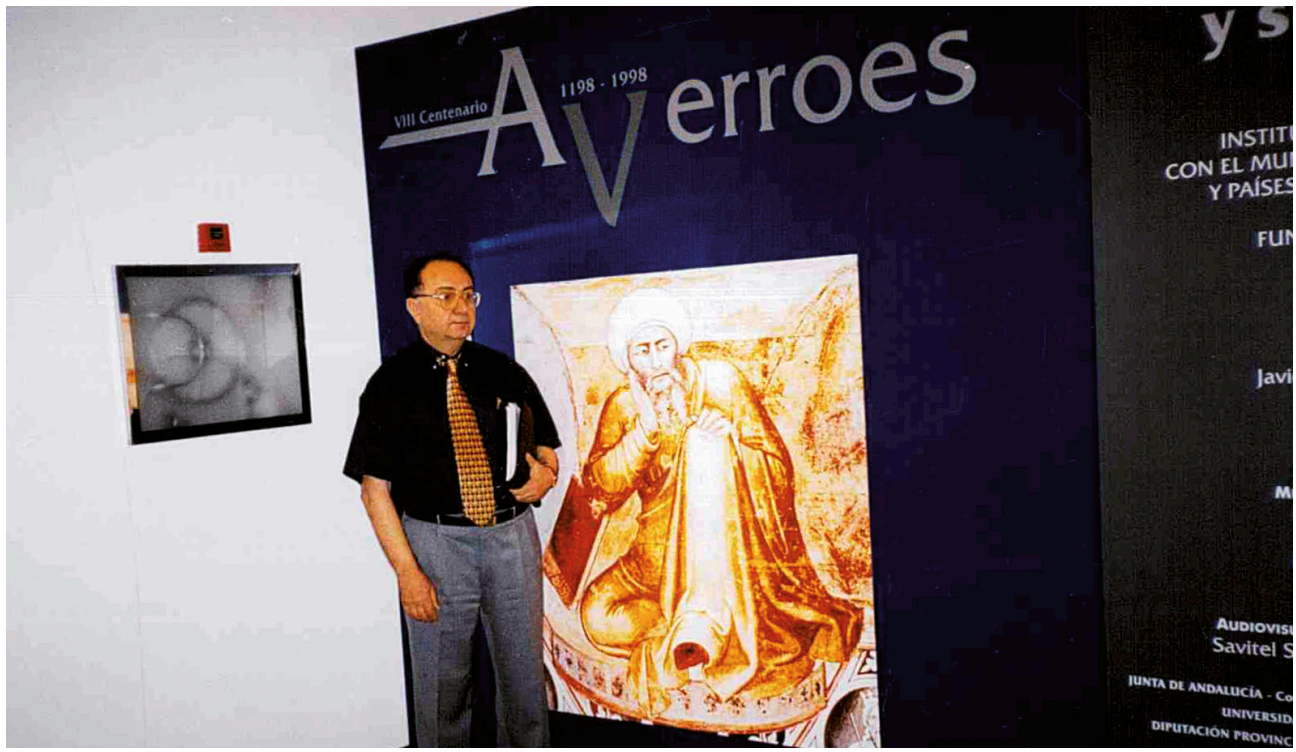
La retraite

— **j'y pense dès aujourd'hui !**

- Suivez l'évolution de **votre épargne en ligne**
- Effectuez vos versements **par carte bleue**

- J'investis pour un quotidien serein
- Je m'assure d'un futur paisible
- Je protège mes proches
- Je bénéficie d'un taux minimum garanti sur mes investissements

Fraj Chouchane affiche Averroès



critiques littéraires à l'audiovisuel et à l'écrit.

Fraj Chouchane, c'est une vie entièrement vouée à l'action culturelle dans son acception la plus large. Outre ses émissions nombreuses et variées, et par-delà ses réflexions sur le métier, il a touché au théâtre et y a laissé son empreinte, aussi bien comme dramaturge que comme théoricien. De même, il n'était nullement étranger aux arts plastiques, et à bien des peintres, il a prodigué ses encouragements concrets. C'est lui qui fit connaître Néjib Belkhodja.

Pour ces raisons, aux temps où je présidais aux destinées de la RTT, je lui confiai la charge du service des émissions culturelles. Avec un tel CV, le ministre des Affaires culturelles le chargea, en 1986, de diriger le prestigieux Centre culturel international d'Hammamet. Il s'en acquitta avec panache.

À l'heure de ses handicaps, il n'avait qu'un seul regret, celui de n'avoir pas pu obtenir copie de ses œuvres radiotélévisées. Kitab maftouh, évidemment, mais aussi ses diverses vidéos. Celles qu'il avait tournées en Espagne et en Sicile sont des documentaires incontournables. Il y avait mis toute son érudition et son savoir-faire en matière de réalisation. C'est bien là que le Machrek et le Maghreb ont légué au patrimoine universel le meilleur de leurs productions à travers les siècles. Il désirait tant les transcrire, ces émissions patiemment fouillées et ciselées, pour les transformer en livres à poser sur les rayonnages de la Bibliothèque nationale et sur ceux de sa bibliothèque privée.

Ce souhait ardent, dans notre éloge funèbre, lors de l'émouvante cérémonie d'adieu organisée le samedi 14 novembre, dans le hall de la Maison de la Radio, nous l'avons transmis directement aux P.D.G. respectifs de la Radio et de la Télévision. Et c'est en la présence muette du défunt, devant son cercueil, que les deux hauts responsables ont promis d'exaucer ce vœu posthume, en coordination avec sa famille.

En quittant ce lieu emblématique de sa carrière, en route vers Kalaa Kébira, sa ville natale, j'eus le sentiment, moi qui l'accompagnais, moi qui crois aux forces de l'esprit, que Fraj Chouchane regagnait, plutôt, rasséréné, sa dernière demeure.

Il nous faudra par ailleurs ouvrir ses boîtes d'archives, trier ses notes, ses ébauches nombreuses, ses travaux inachevés, en vue d'une souhaitable publication.

A.K.

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT, UN CADRE DE VIE LUXUEUX VOUS ATTEND !

GREEN VALLEY

13 TRIPLEX DE CHARME À CHOTRANA 1, LA SOUKRA

LAISSEZ-VOUS SÉDUIRE PAR NOS TRIPLEX

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE INÉGALÉE OÙ LE CONFORT ET LE RAFFINEMENT SE REJOIGNENT HARMONIEUSEMENT. BIENVENUE DANS UN STYLE DE VIE CONTEMPORAIN D'EXCEPTION À **GREEN VALLEY** !

EL MADINA
PROMOTION IMMOBILIERE

EXPLOREZ NOS 13 TRIPLEX AUX DESIGNS DIVERS, REPRÉSENTANT L'APOGÉE DE L'ÉLÉGANCE.

98 199 702 | 29 921 009 | 29 921 011
simpar@planet.tn | www.simpar.tn

SIMPAR
ISO9001

• Par Habib Touhami

Déficit budgétaire-déficit social: quelle dangerosité et quelle échéance ?

En dépit des convenances, le déficit social — cas où les ressources financières des caisses de sécurité sociale sont inférieures aux coûts des prestations à leur charge — est au moins aussi redoutable et lourd de conséquences que le déficit budgétaire — cas où les recettes de l'Etat sont inférieures à ses dépenses au cours d'une année. Sous le poids de la démographie, la dangerosité du déficit social s'accroît en conséquence. En effet, la démographie constitue le facteur explicatif majeur de la hausse des dépenses des régimes de pension et de la demande de soins. Or la démographie tient du structurel et du long terme. Il en résulte qu'au contraire du déficit budgétaire, le déficit social n'est pas résorbable par des mesures exclusivement budgétaires ou fiscales de court et de moyen terme.

Cela ne veut surtout pas dire qu'il faut mésestimer les dangers du déficit budgétaire et ses conséquences néfastes sur la monnaie nationale et l'endettement. La différence de taille entre le déficit budgétaire et le déficit social se situe au niveau de la capacité des pouvoirs publics à gérer le temps. Il est clair en effet que dans le cas du déficit social, le problème est rendu plus ardu par l'intervention de la démographie en tant que variable non maîtrisable à court terme ni même à moyen terme. Tout ce qui touche à la démographie comme le rapport démographique ou l'espérance de vie à la naissance par exemple (deux paramètres pesant sur la sécurité sociale) se situe *«biologiquement»* dans le long terme.

En matière de sécurité sociale, la Tunisie est d'ores et déjà confrontée à l'impact de plus en plus pesant de la démographie. Pour l'heure et mise à part la branche des prestations familiales dont les ressources semblent équilibrer les dépenses (au prix de l'appel au budget concernant la Cnrps, au prix d'une politique restrictive concernant la Cnss), les deux autres branches, pensions et maladie, se retrouvent dans l'œil du cyclone et ce, en raison du vieillissement de la population, d'une part, et de la situation économique, d'autre part. Face à ce problème, les pouvoirs publics pourraient être tentés d'agir exclusivement sur les dépenses. Mais s'ils veulent agir sur le long terme et ne pas organiser la pénurie, il leur faut intervenir nécessairement sur d'autres paramètres comme les prix des soins et des médicaments.

Ce qu'il faut dire au terme de ce court exposé est que le procès fait au financement de nos régimes de pension par répartition n'a aucun fondement et que leur financement en totalité ou en partie par capitalisation ne les rend pas immunisés contre les aléas des évolutions démographiques. Ce qu'il faut dire aussi est que les problèmes induits par le différentiel entre le taux d'accroissement annuel moyen des actifs cotisants et celui des inactifs pensionnés ne peuvent être résolus que par deux moyens : ou la diminution du niveau de vie de la population ou l'accroissement de la productivité. Ce qu'il faut dire enfin est que l'avancement de l'âge légal de la retraite n'est pas la solution à tous nos maux. Outre son côté malthusien, la cessation prématurée de l'activité agit directement sur le vieillissement.

H.T.

البنك التونسي
BANQUE DE TUNISIE

Banque de Tunisie awarded «Tunisian Bank of the Year 2024» by THE BANKER

Since 1884, Bank of Tunisia has stood alongside Tunisians across generations, establishing itself as a steadfast and trusted financial partner. Today, as we mark 140 years of service, we are honored to be recognized as Tunisian Bank of the Year 2024 by The Banker, a renowned benchmark in the global financial industry. This accolade underscores our commitment to delivering excellence, fostering innovation, and upholding superior service standards.

Our expertise, financial resilience, and forward-focused strategy enable us to drive economic growth in Tunisia and meet the evolving needs of a discerning client base.

THE BANKER
BANK OF THE YEAR
2024
TUNISIA

البنك التونسي
BANQUE DE TUNISIE
140
1884-2024

ALPINE EAGLE

Emblème de l'esthétique pure et racée de la collection Alpine Eagle, ce modèle de 41 mm de diamètre avec bracelet intégré est façonné en Lucent Steel™, un acier de haute qualité, exclusif à Chopard. Il est équipé du mouvement automatique Chopard 01.01-C, à la précision certifiée chronomètre. Fièrement conçu et fabriqué par nos Artisans, ce garde-temps d'exception témoigne du meilleur de l'expertise et de l'innovation de notre Manufacture.

Chopard

THE ARTISAN OF EMOTIONS – SINCE 1860

BEN JANNET & CO
1986

BOULEVARD PRINCIPAL, LES BERGES DU LAC 1
TÉL +216 36 360 555
RUE LAC VICTORIA, LES BERGES DU LAC 1
TÉL +216 36 360 999
TUNIS CITY «GÉANT» - TÉL +216 70 836 224
MALL OF SFAX - SFAX - TÉL +216 36 249 092